

N° 196

LES CLASSIQUES
POUR TOUS

OVIDE

LES
MÉTAMORPHOSES
MORCEAUX CHOISIS



LIBRAIRIE HATIER

Traduction

collection
ANGLO-AMÉRICAINÉ

Publiée sous la direction
de G. Miallon

THREE "WILLIAM" STORIES : Richmal Crompton
MASTERMAN READY : Captain Marryat
FOUR TALES FROM SHAKESPEARE : Charles Lamb
HORROR, SENTIMENT, HUMOUR : E. Poe, O. Wilde,
J.K. Jerome, G.K. Chesterton
A CHRISTMAS CAROL : Charles Dickens
DAVID COPPERFIELD : Charles Dickens
THE CANDIDATE'S SHAKESPEARE
HEADLONG HALL : T.L. Peacock
THE GOOD COMPANIONS : J. B. Priestley
TORTILLA FLAT : John Steinbeck
SIX COMIC TALES : Mark Twain
JOSEPH ANDREWS : H. Fielding
THE TIME MACHINE - THE WAR OF THE WORLDS : H. G. Wells
THE RED BADGE OF COURAGE : Stephen Crane
THE ASPERN PAPERS : H. James
THE CRUEL SEA : N. Monsarrat

collection
IBÉRO-AMÉRICAINÉ

Publiée sous la direction
de M. Duviols et J. Villégier

Le roman picaresque moderne

GOLFOS Y PÍCAROS MADRILEÑOS : Pío Baroja

L'Espagne picaresque et studieuse

ESTUDIANTES DE ANTAÑO : Cervantes, Quevedo,
Calderón de la Barca, Torres Villaroel

La vie sévillane

LA HERMANA SAN SULPICIO : Palacio Valdés

Scènes de mœurs

DON QUIJOTE DE LA MANCHA : Cervantes

La diversité de l'Espagne

POR EL PAIS VASCO : Pío Baroja

ESTAMPAS CASTELLANAS : Azorin

ESTAMPAS PROVINCIANAS : Ramon Pérez de Ayala

La découverte et la conquête de l'Amérique

TENOCHTITLAN MEXICO : Fray Bernardino de Sahagún

Volumes de 80 pages, comprenant 2 fascicules réunis : un pour le texte
l'autre pour les commentaires, rédigés par des spécialistes.

OVIDE
—
LES
MÉTAMORPHOSES

(Morceaux choisis)

—
TRADUCTION FRANÇAISE
—

NOTICES ET NOTES

PAR

G. LAMOTHE

PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ



PARIS
LIBRAIRIE A. HATIER
8, rue d'Assas, VI^e

NOTICE SUR OVIDE

I. — BIOGRAPHIE

Ovide (Publius Ovidius Naso) naquit à Sulmone, en mars 43 av. J.-C., d'une famille appartenant à l'ordre équestre et très riche. Il fit de brillantes études à Rome et, suivant la coutume de l'époque, alla les compléter à Athènes. Il poussa même jusqu'en Asie Mineure, où l'attiraient probablement des souvenirs classiques. Le barreau, auquel son père le destinait, ne lui souriait guère et il s'en détourna vite pour se consacrer exclusivement à son goût ardent pour la poésie. Il était merveilleusement servi par une facilité extraordinaire. Ses premiers succès poétiques le mirent en relation avec les poètes du temps. Il aperçut Virgile (*Virgilium vidi tantum*), fut l'ami d'Horace, de Propertius, de Tibulle, de Macer et de bien d'autres dont on sait à peine les noms. Il pénétra même dans l'intimité des fils de Livie, Drusus et Tibère, de Marcellus, fils d'Octavie et neveu d'Auguste. Eux-mêmes, Livie et Auguste semblaient accueillir en lui le digne continuateur de Virgile. Recherché pour son talent, pour l'extrême amabilité de son caractère, et d'ailleurs possesseur d'une grande fortune, il mena pendant 25 ans, à Rome, une vie élégante et distinguée. Brusquement, en 9 ap. J.-C., un ordre d'Auguste l'exila sur les bords du Pont-Euxin, près des bouches du Danube, à Tomes. Les causes de son exil sont restées obscures. Il s'en est expliqué lui-même, il est vrai, mais à mots couverts, insuffisants pour nous renseigner. On a fait à ce sujet différentes hypothèses dont aucune ne rallie l'unanimité des suffrages. Il ne nous semble pas qu'on ait jusqu'à présent signalé un passage des *Métamorphoses*, qui nous paraît assez significatif. Dans sa description de l'âge de fer (Livre I, vers 144-148), il écrit :

*Non hospes ab hospite tutus,
Non socer a genero. Fratrum quoque gratia rara est.
Imminet exitio vir conjugis, illa mariti ;
Lurida terribiles miscent aconita novercæ ;
Filius ante diem patrios inquirat in annos.*

« L'hôte n'est pas en sûreté avec son hôte, le beau-père avec son gendre. Rare est l'affection entre les frères. Le mari s'acharne à faire périr sa femme ; la femme, son mari. Les belles-mères au teint livide préparent d'affreux poisons (variante : Les terribles belles-mères mêlent des poisons qui donnent la pâleur de la mort). Le fils cherche à connaître d'avance quand mourra son père. »

Lien commun, dira-t-on. Soit. Mais retenons que si les *Métamorphoses* n'ont pas été publiées avant l'an 9 de J.-C., Tibère et Livie les-ont cependant connues. Ovide venait à peine de les terminer, il est vrai, mais ce brillant poète, si répandu dans la haute société romaine, en avait, comme c'était l'usage alors, lu et récité quantité de passages en grand ou en petit comité. Elles avaient même été copiées par plusieurs de ses amis. Quelle apparence qu'une de ces copies ne fût pas parvenue au palais d'Auguste ! Rappelons-nous, d'autre part, que Livie montra contre Ovide l'acharnement le plus tenace, qu'Auguste vieillissant ne voyait que par ses yeux, que le poète ne put jamais obtenir son rappel ni même un adoucissement à son exil, et cela, non seulement du vivant du prince, mais même après l'avènement de Tibère.

Rappelons-nous aussi comment ont disparu l'un après l'autre tous ceux auxquels la succession d'Auguste devait échoir plutôt qu'au fils de Livie : Marcellus, le premier mari de Julie, neveu, gendre et fils adoptif d'Auguste, mort à la fleur de l'âge en 23 av. J.-C. ; Agrippa, deuxième mari de Julie, adopté aussi par Auguste, mort en 12, dans des circonstances suspectes ; ses deux fils aînés, les Césars Lucius et Gaius, morts à peine entrés dans l'adolescence, l'un en 2, l'autre en 4 de J.-C. (*mors fato propera vel novercæ Livix dolus avultit*, dit Tacite, *Ann.*, I, 3). Le terrain se déblayait devant les pas de Tibère en marche vers le pouvoir suprême. Et quand Auguste eut rendu secrètement visite dans l'île de Planasie, où il était exilé, au seul survivant de ses petits-fils, Agrippa Postumus, le troisième garçon d'Agrippa et de Julie, et que les larmes eurent coulé de part et d'autre, il mourut peu après pour avoir mangé des figues en compagnie de Livie à Nole, en Campanie (*Et quidam scelus uxoris suspectabant*. Tacite, *Annales*, I, v), et Tibère, alors âgé de 56 ans, monta enfin sur le trône. Notons que, dès son avènement, son premier soin fut de faire assassiner Agrippa Postumus. Ne fallait-il pas être tranquille et assurer l'avenir ? Ajoutons en dernier lieu qu'Auguste, en adoptant Tibère en 4 de J.-C., l'avait forcé à adopter à son tour Germanicus, bien qu'il eût lui-même un fils de 18 ans, et que ce Germanicus, le mari de la première Agrippine, petite-fille d'Auguste, périt empoisonné en revenant d'Asie (17 de J.-C.), parce que ses services signalés et sa popularité toujours croissante étaient un grave danger pour Tibère. Avant les *Métamorphoses*, le poison avait joué dans la famille d'Auguste et devait, après leur publication, continuer à jouer un rôle libérateur pour Livie et son fils. Quoi d'étonnant à ce qu'elle se soit reconnue dans ces « pâles belles-mères qui mélangent d'affreux poisons », et vengée des allusions, cruelles et même dangereuses pour elle parce qu'elles pouvaient donner l'éveil, faites par le poète, encore qu'innocemment. Car il est tout à fait invraisemblable qu'en écrivant ces vers

Ovide ait visé Tibère et Livie. Si l'idée lui en était venue, il n'aurait jamais osé l'exécuter.

Avant de quitter Rome, il brûla les *Métamorphoses*. Ne serait-ce pas dans un accès de colère contre l'ouvrage, cause de sa disgrâce ? Car prêter à un poète aussi rebelle que lui au travail de la lime un scrupule pareil à celui de Virgile ordonnant dans son testament de brûler l'*Énéide* parce qu'il n'avait pas pu y mettre la dernière main, ce serait de la dernière invraisemblance. Et d'ailleurs, qui ou qu'est-ce qui l'aurait empêché de les retoucher et de les amener au point rêvé ? Si elles ont passé à la postérité, c'est que ses amis les ont publiées d'après une des copies qu'ils en avaient faites (*Trist.*, I, 7).

Ovide ne supporta pas son exil avec dignité : bassesses, supplications répétées et importunes, il essaya tout pour revenir dans cette Rome qui avait été longtemps pour lui un si brillant séjour. Peine perdue. Il aurait dû voir qu'il avait excité contre lui des haines ou des ressentiments qui ne pardonnent pas, que le mal fait était irréparable, et avoir et montrer une fermeté et une constance dignes d'un homme qui mérite ce nom et d'un grand poète. Il mourut à Tomes, en 17 ou 18 de J.-C., vaincu par le climat, la maladie et le désespoir.

II. — ŒUVRES

Parmi les œuvres qu'Ovide a composées avant son exil, nous citerons les *Héroïdes*, les *Métamorphoses*, les *Fastes* et la tragédie de *Médée*.

Les *Héroïdes* sont des lettres supposées d'un personnage de l'âge héroïque à un autre personnage avec lequel la légende le mettait en rapport, par exemple celles de Pénélope à Ulysse, de Didon à Énée, etc. Parmi les vingt et une héroïdes attribuées à Ovide, les six dernières ne sont pas de lui. Il passe pour l'inventeur du genre, genre faux d'ailleurs, car les héros et les héroïnes des anciens âges n'envoyaient pas de lettres, ni surtout de lettres en distiques latins. D'autre part, ces correspondants si tourmentés par la démangeaison d'écrire ressemblent fort aux contemporains du poète et n'ont presque rien d'antique sauf le nom. Ovide y déplore une érudition mythologique considérable et une verve et un esprit d'une vivacité et d'une variété singulières.

Pour les *Métamorphoses*, cf. ci-après la notice.

Les *Fastes* (*Fasti*) sont une sorte de calendrier poétique, dans lequel Ovide expose les origines mythologiques et historiques des fêtes du culte romain. Il suit pas à pas le cours de l'année. L'ouvrage devait avoir douze livres, un pour chaque mois, mais il n'en a fait que six. Il semble qu'il ait voulu seconder l'œuvre de restauration religieuse et nationale entreprise par Auguste. Peut-être a-t-il suivi simplement le mouvement

qui portait alors les poètes à célébrer les antiquités religieuses et nationales de Rome. En tout cas, rien dans son passé ni dans son talent ne le prédestinait au rôle de poète national et liturgique. On sent que les légendes terre à terre du vieux Latium manquent d'attrait pour lui et qu'il ne prend aucun intérêt à les raconter. C'est, dans un sujet sans unité, une série d'épisodes de valeur fort inégale mais qui toutefois présentent un grand intérêt pour les érudits. L'art en est absent.

Médée (Medea) est une tragédie fort estimée des anciens, mais que nous ne pouvons apprécier directement parce que nous n'en avons que deux vers. Quintilien en a fait un grand éloge. *Ovidii Medea videtur mihi ostendere quantum ille vir præstare potuerit si ingenio suo temperare quam indulgere maluisset (Inst. oral., X, 1)*. La *Médée* d'Ovide montre, à ce qu'il me semble, jusqu'où ce poète aurait pu s'élever s'il avait mieux aimé discipliner son génie que s'y abandonner.

A Tomes, Ovide a composé les *Tristes (Tristia, 5 livres)*, où il déplore le malheur de sa situation, les *Pontiques (Epistulæ ex Ponto, 4 livres)*, lettres qu'il écrit à ses amis pour leur demander d'intercéder en sa faveur auprès d'Auguste, l'*Ibis*, sorte de satire injurieuse contre une personnalité qu'il ne nomme pas, les *Halléutiques (Hallæutica)*, poème, qu'il n'a pas terminé (132 hexamètres), sur les poissons de la mer Noire, d'autres ouvrages et même un éloge d'Auguste en langue gète qui ne nous sont pas parvenus.

On s'accorde à dire que les œuvres composées par Ovide pendant son exil sont inférieures aux autres. Sans doute les frimas et les glaces de Tomes étaient bien propres à refroidir l'imagination de ce Latin qui, jusqu'à 52 ans, avait vécu sous le ciel radieux de Rome ou de la Campanie. Et puis, quel changement dans son existence ! Le voilà au milieu de sauvages, qui ne pouvaient le comprendre (*Barbarus hic ego sum qui non intelligor illis*), celui qui avait été si longtemps l'habitué le plus fêté des salons de l'époque. Car Ovide est un poète de salon, et même, ou mieux, un poète de cour. Il avait toutes les qualités d'homme qui plaisent dans le monde et le talent poétique le plus approprié à la vie mondaine. Élève des Alexandrins, il excellait à traiter, et avec quelle souplesse, quelle variété, quelle richesse d'invention, quelle finesse, quel renouvellement perpétuel, les sentiments et les idées à la mode dans la société raffinée de cette époque. Il en fut l'exact interprète, le reflet vivant, le fidèle miroir. Ne cherchons pas en lui la sensibilité concentrée et pourtant éclatante d'un Virgile, ni même l'émotion sincère d'un Catulle, d'un Propertius ou d'un Tibulle. Il manque aussi d'élévation dans la pensée et d'énergie dans le style. Mais sa langue est d'une richesse extraordinaire et il la manie avec une dextérité sans égale, incapable d'ailleurs du travail nécessaire pour le perfectionnement des qualités naturelles. Il développe avec une abon-

dance qui décèle l'ancien élève des rhéteurs de Rome. Tempérament de poète admirablement doué, il se laisse trop emporter par l'exubérance de son imagination et sa surprenante facilité. Les anciens l'avaient déjà remarqué. Sénèque (*Controv.*, II, 10, 12) lui reprochait de répéter qu'un visage est plus gracieux quand il y a une verrue (ou bien un grain de beauté). Qu'est-ce à dire sinon que, pour lui, la beauté littérale gagne à être relevée par un défaut qui lui donne du piquant ? Quintilien, nous venons de le dire à propos de la tragédie de *Médée*, le blâmait de s'être abandonné à son génie au lieu de le discipliner. Il trouve encore qu'il se complaît trop en lui-même : *nimum amator ingenti sui* (*Inst. orat.*, X, 1, 88). Au total, c'est une tête bien faite et une tête bien pleine qui porte allègrement une érudition considérable, et surtout un homme d'esprit qui met dans ses ouvrages l'aisance aimable, l'enjouement, la verve, la délicatesse, la variété, la souplesse qui le faisaient briller dans les belles compagnies.

Est-il un grand poète ? Assurément, bien qu'on ne puisse le mettre sur le même rang que Virgile. Et cependant il lui est peut-être supérieur dans l'art de faire les vers. C'est chez lui une sorte de don inné. Lorsque, touché des remontrances paternelles qui cherchaient à l'éloigner de la poésie, il s'essayait dans la prose, les mots venaient d'eux-mêmes se mettre à la place voulue par la mesure et ce qu'il tentait d'écrire, c'étaient des vers :

*Sponte sua carmen numeros veniebat ad aptos,
Et, quod tentabam scribere, versus erat.*
(*Tristes*, IV, x, 25-26.)

Il jongle véritablement avec les distiques ou avec les hexamètres suivis. C'est un versificateur prestigieux.

III. LES MÉTAMORPHOSES

On appelle *métamorphose* le changement d'un être d'une certaine espèce en un autre être d'une espèce ou d'un genre différents. Ainsi, l'amant de Phaëthon, Cycnus, a été changé en cygne ; les Ménades, meurtrières d'Orphée, en arbres ; Cadmus et Hermione, en serpents ; Atlas, en montagne, etc... Le mot s'est étendu au récit même de l'événement merveilleux. On en trouve, sporadiquement, dans Homère, Hésiode, Pindare, Hérodote. D'autres auteurs, Callisthène, Antigone, Nicandre, Parthénus, en ont réuni un certain nombre dans des ouvrages dont elles sont l'unique sujet. C'était là pour Ovide un riche fonds où il n'avait qu'à puiser et à choisir. Mais comment rattacher entre elles toutes ces histoires si différentes, si éloignées les unes des autres, et réaliser dans le poème l'unité indispensable à toute œuvre d'art ? Ovide l'a essayé par la chronologie. Il commence par la première de toutes les métamorphoses, celle qui a tiré le monde du chaos initial,

et s'arrête à la dernière, celle de César en astre. Entre ces deux points extrêmes, se placent et se subordonnent toutes les autres, au nombre d'environ deux cents. Le procédé est tout artificiel. Il n'y a là ni passion dominante, ni héros supérieur, ni idée centrale d'où puisse naître l'unité d'action et d'intérêt. D'ailleurs un pareil sujet ne s'y prêtait pas. Mais Ovide est tombé dans un autre défaut, dont il est pleinement responsable, c'est peut-être de n'avoir pas compris et certainement d'avoir faussé l'esprit de ces vieilles légendes. Tous les personnages qui les animent sont, noms à part, des contemporains du poète : élégants spirituels et prétentieux, fausses ingénues, coquettes raffinées, qui rivalisent d'ingéniosité et de délicatesse et font des pointes et même, à l'occasion, de véritables calembours. Ne dirait-on pas Ovide lui-même avec ses qualités et ses défauts aiguisés et affnés par la vie de société ?

Ce qu'il y a d'admirable dans les *Métamorphoses*, c'est l'art que le poète y déploie. Il a eu l'heureuse idée de s'effacer le plus souvent et de mettre dans la bouche d'un témoin ou même d'un acteur du drame le récit de la plupart de ces événements merveilleux. De là une grande variété dans la mise en scène, variété que l'on retrouve, accentuée encore, quand il décrit les différentes étapes de la transformation de son personnage. A mesure qu'on lit, les détails se succèdent, si précis et si bien amenés qu'il faut se ressaisir pour échapper à l'illusion progressivement envahissante et ne voir là que pure fiction. On est surpris de l'adresse avec laquelle il passe, comme en se jouant et en esquissant un sourire, d'une légende à une autre. Il a bien vu la nature et l'homme et il les décrit avec un entrain, une verve jaillissante qui ne faiblissent jamais et qui trouvent toujours le détail caractéristique et qui peint. Toutefois, ces brillantes descriptions, qui amusent et occupent les yeux, touchent rarement le cœur. Elles sont un peu froides et voilà peut-être pourquoi Ovide n'est pas un très grand poète. Il circule dans les *Métamorphoses* une ironie franche ou voilée qui l'a fait accuser d'irrévérence. Sans aller jusque là, on ne peut guère s'empêcher de songer aux augures de Cicéron, qui ne pouvaient se regarder sans rire. Faut-il, à propos des quinze livres des *Métamorphoses*, prononcer le mot d'épopée ? Elles ne ressemblent guère à l'*Iliade* ou à l'*Odyssée*, encore moins à l'*Enéide*. Si c'en est une, c'est une épopée badine, qui toutefois, malgré l'aisance et la légèreté du ton, le sang-ne même, ne confine pas à la parodie.

Dans son *Enfer*, Dante a pris Virgile pour guide. Si nous voulons faire un tour dans l'Olympe et aux environs, choisissons comme *cicerone* cet excellent et fort agréable professeur de mythologie qu'est Ovide. Et comme la littérature et les beaux-arts sont tout imprégnés de ces légendes antiques, nous aurons à la suivre plaisir et profit.

LES MÉTAMORPHOSES

(MORCEAUX CHOISIS)

LIVRE I

L. — Invocation. — Le chaos. — La création du monde (vers 1-44)

Mon génie me porte à chanter les nouvelles formes dans lesquelles ont été changés les corps. Dieux, auteurs de ces métamorphoses, présidez à mon entreprise, et conduisez mes vers, sans interruption, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

Avant la mer, la terre et le ciel qui les enveloppe, la face de la Nature était la même dans tout l'univers. Les Grecs l'appelèrent Chaos : masse informe, grossière, sans mouvement, sans art, amas confus de semences ennemies. Aucun soleil ne fournissait sa lumière au monde ; on ne voyait point de lune qui renouvelât son cours et sa clarté. La terre, en équilibre sur son propre poids, n'était point suspendue au milieu de l'air qui l'environne : l'Océan ne l'embrassait pas encore dans toutes ses extrémités. Partout où l'on trouvait de la terre, on trouvait aussi de l'air et de l'eau ; mais la terre manquait de solidité, l'onde était innavigable, l'air privé de lumière ; rien enfin n'avait la forme qui lui convenait : les éléments étaient confondus, l'un était sans cesse opposé à l'autre. Dans le même corps, le froid combattait la chaleur, les principes humides étaient en guerre avec les secs, les matières molles avec les dures, les pesantes avec celles qui ne l'étaient pas.

Un dieu et la nature, qui vise au mieux, mirent fin à cette lutte. Ils séparèrent la terre du ciel, l'eau de la terre et l'air pur de l'air grossier. Après les avoir ainsi développés et tirés de la confusion, ils assignèrent à chacun une place différente et les pacifièrent. Le feu qui n'a point de poids, emporté par sa rapidité, brilla bientôt dans le ciel, et choisit sa demeure dans la région la plus élevée. L'air, dont la légèreté naturelle en approche davantage, le suivit immédiatement. La terre, plus solide, entraînant les éléments les plus lourds, se fixa dans le lieu le plus bas où l'arrêta sa pesanteur. L'onde fluide

s'étendant autour, et la pressant de toutes parts, occupa la dernière place.

Après avoir débrouillé le Chaos et l'avoir ainsi divisé, quel que soit celui des dieux à qui nous devons cet arrangement, il façonna d'abord la terre et lui donna la forme d'un globe pour qu'elle fût égale dans toute sa surface. Ensuite il répandit les mers sur elle, et leur ouvrit un lit dans son sein. Le souffle impétueux des vents eut ordre de les agiter et de les enfler : mais il défendit aux vagues de passer les rivages qui les bornent de tous côtés. Il y ajouta des fontaines, des étangs et des lacs, et il resserra les fleuves rapides entre des rives tortueuses ; placés en divers lieux, les uns vont se perdre sous la terre, les autres parviennent jusqu'à la mer, et, reçus dans son lit vaste et profond, coulant avec plus de liberté, n'ont plus d'autres bords à presser que les siens. Les plaines s'étendirent à sa voix, les vallées s'abaissèrent, les arbres et les forêts se couvrirent de feuilles, les rochers et les montagnes s'élevèrent.

II. — La terre est divisée en cinq zones. Chaque vent reçoit en partage une région de l'air (vers 45-68).

III. — Création des astres, des animaux, de l'homme (vers 69-88).

Ces corps n'eurent pas été plutôt séparés et rangés dans des bornes fixes, que les astres, cachés auparavant dans les profondeurs du Chaos, commencèrent à briller dans les vastes plaines du ciel. Pour qu'il n'y eût point dans l'univers une seule partie privée d'habitants, les étoiles, et les dieux eux-mêmes, remplirent la voûte des cieux ; les mers furent peuplées par les poissons ; la terre conçut et nourrit différentes espèces d'animaux ; une foule innombrable d'oiseaux fendit les airs.

Il manquait encore à cet ouvrage un être plus noble, plus parfait, doué d'une intelligence plus sublime et qui pût étendre sa domination sur tous les autres. L'homme exista. Soit que l'Ouvrier suprême dont la main arrangea le monde l'eût formé d'une semence divine, soit que la terre nouvellement séparée de l'éther¹ eût conservé quelques-unes des parties les plus pures du ciel, et que le fils de Japet² les détrempeant avec de l'onde, en eût fait l'homme à l'image des dieux ; distingué des autres animaux dont les yeux sont baissés sur la terre, il porta sa tête élevée, et ses regards se tournèrent vers le ciel et les astres. Ainsi la matière, auparavant stérile et sans forme, prit la figure de l'homme jusqu'à ce moment inconnue pour elle.

1. Ce mot désigne spécialement la lumière des régions supérieures.

2. Prométhée, fils de Japet, l'un des Titans vaincus par Zeus, déroba une étincelle du feu du ciel et la cacha dans une branche de sureau. Prenant ensuite de l'argile, il modela un homme et lui donna cette étincelle pour âme. Ce fut le premier homme doué d'intelligence.

IV. — Les quatre âges de l'humanité (88-150).

Alors on vit naître l'âge d'or, où la force ni les lois ne contraignaient personne, où, par son propre penchant, chacun suivait les règles de la justice et de la bonne foi. La terreur et les supplices étaient ignorés. On ne lisait point de lois menaçantes gravées sur des tables d'airain. Des coupables tremblants ne craignaient pas les regards de leurs juges, et ce n'était pas leur vigilance qui faisait la sûreté commune.

Les pins arrachés des montagnes n'étaient point encore descendus sur les mers¹ pour aller visiter des bords étrangers. Les hommes ne connaissaient pas d'autres rivages que les leurs. Les villes n'avaient pas besoin d'être défendues par des fossés profonds ; l'airain ni le fer n'avaient point encore été façonnés en instruments meurtriers ; il n'y avait ni trompettes, ni cors, ni casques, ni épées ; les nations vivaient dans une douce sécurité qu'elles ne devaient pas aux armes.

La terre, que la charrue n'approchait point pour l'ouvrir, produisait tout d'elle-même. Contents des nourritures qu'elle leur présentait sans y avoir été forcée, les hommes cueillaient les fruits qui naissaient sur les arbres, sur les montagnes, sur les haies, ou les glands même qui tombaient des chênes. Un printemps éternel régnait. Les paisibles zéphyr² animalent de leur souffle tempéré les fleurs qui naissaient sans culture. Les champs se couvraient de moissons abondantes et les renouvelaient sans cesse, sans le secours du laboureur. De tous côtés se répandaient des fleuves de lait et de nectar, et du creux des vertes yeuses décollait un miel doré.

Lorsque Jupiter se fut emparé de l'empire du monde, après avoir précipité Saturne au fond du Tartare³, le siècle d'argent prit naissance, âge inférieur au précédent, mais préférable à celui d'airain, qui le suivit. Le maître des dieux abrégea la durée de l'antique printemps ; il en forma l'été, l'hiver, l'automne inégal, qui tient de l'un et de l'autre, et le printemps actuellement si court, qui partagèrent l'année en quatre sai-

1. Dans l'antiquité, le pin était très employé pour la construction des navires. Le poète étend le sens propre du mot à l'objet qui en est fait. C'est une variété de métonymie, la synecdoque. — 2. Personnification du vent d'ouest, qui est doux et léger. Zéphyre était, d'après les Grecs, fils d'Eole et de l'Aurore. On le représentait sous la figure d'un jeune homme à l'air tendre, couronné de fleurs et les épaules munies d'ailes de papillon. — 3. Après l'invasion en Italie de la mythologie hellénique, les Romains assimilèrent leur Jupiter et leur Saturne au Zeus et au Cronos des Grecs. Mais les légendes n'étaient pas les mêmes. Zeus avait détrôné et enfermé Cronos dans le Tartare. Jupiter aussi avait chassé Saturne ; mais celui-ci s'était réfugié chez Janus, dans le Latium, et y avait fait régner l'âge d'or. Ovide confond ici les deux légendes. Le Tartare désigne proprement la partie des Enfers où sont enfermées les ombres coupables. Mais, dans ce passage, le mot s'applique aux Enfers en général.

sons. Alors, pour la première fois, les chaleurs ardentes embrasèrent les airs, et les vents froids y condensèrent la glace. Alors les hommes cherchèrent des abris ; leurs maisons ne furent d'abord que des antres, des arbrisseaux épais ou des cabanes de jonc. Ils enterrèrent dans de longs sillons les semences de Cérès¹, et les taureaux fatigués gémirent sous le joug.

A cet âge succéda le siècle d'airain, où les esprits plus farouches, plus durs, furent plus prompts à courir aux armes, sans cependant se livrer à toute leur scélérateuse. Les excès furent le partage du siècle de fer. Tous les crimes se montrèrent avec ce métal. La bonne Foi, la Pudeur, la Vérité² s'enfuirent ; à leur place parurent les Fraudes, les Tromperies, les Trahisons, la Violence qui les appuie et l'Avidité criminelle de tout avoir. Le pilote abandonna ses voiles à des vents qu'il ne connaissait pas bien encore. Les arbres quittant les montagnes sur lesquelles ils avaient vieilli, façonnés en vaisseaux, allèrent braver des flots inconnus.

Le laboureur défilant traça des limites autour du champ qu'il cultivait, et la terre, commune auparavant ainsi que l'air et la lumière, fut partagée entre différents maîtres. On ne lui demanda pas seulement de riches moissons et les aliments nécessaires ; on fouilla dans ses entrailles, on en tira ce qu'elle y tenait caché dans les antres profonds et voisins du séjour des ombres. On y découvrit ces trésors dont l'effet est d'aggraver tous les maux ; on vit sortir de son sein le fer pernicieux et l'or qui l'est davantage, et la guerre qui s'arme de l'un et de l'autre.

Employés par des mains homicides, les glaives se choquent et retentissent ; on se livre aux rapines ; l'hospitalité cesse d'être un asile sacré. Le beau-père craint les attentats de son gendre ; les frères eux-mêmes sont rarement d'accord entre eux. L'homme menace les jours de son épouse, l'épouse ceux de son mari ; des marâtres³ furieuses mêlent et préparent les poisons ; le fils cherche avant le temps le terme des années de son père. La plété languit méprisée, et Astrée⁴ fut la dernière des divinités qui quitta la terre souillée de crimes et de sang.

V. — Les géants entassent montagnes sur montagnes pour escalader le ciel. Zeus les foudroie. Irrité des crimes des hommes, il annonce aux dieux assemblés qu'il engloutira le genre humain dans les eaux (vers 151-261).

1. Le blé. Cérès, déesse de l'agriculture, qui a montré à Triptolème la culture du blé. - 2. Ces noms propres et les suivants sont des allégories de vertus et de vices personnifiés. 3. Cf. la notice sur la biographie d'Ovide. 4. Déesse de la justice, qu'on place à côté de Thémis, qui est confondue quelquefois avec elle, et qui habitait la terre pendant l'âge d'or, l'âge d'argent et l'âge d'airain. A l'apparition de l'âge de fer, elle remonta au ciel, où elle devint une constellation appelée la Vierge ou l'Astrée.

VI. — Le déluge (vers 262-312).

Aussitôt il enferme dans les antres d'Éole l'aquilon et les autres vents dont le souffle écarte les nuages ; il ne laisse en liberté que celui du midi. Ce vent s'élève sur ses ailes humides ; l'obscurité qui l'environne se répand partout autour de lui. Sa barbe est chargée de brouillards ; l'onde coule le long de ses cheveux blancs ; les nuées épaisses sont assises sur son front ; des torrents tombent de son sein et de ses ailes. Il ramasse les nues suspendues au loin, et les presse entre ses mains. Soudain un horrible fracas se fait entendre ; des pluies affreuses descendent du ciel avec impétuosité. La messagère de Junon¹, vêtue de plusieurs couleurs différentes, Iris, puise des eaux dans la mer dont elle va grossir les nuages. Les moissons sont renversées, l'espérance du laboureur est détruite, et le travail pénible d'une année tombe et périt en un instant.

Le courroux de Jupiter n'est point encore satisfait des armes que lui fournit le ciel : son frère Neptune² y joint le secours de ses ondes. Il assemble tous les fleuves, et lorsqu'ils sont entrés dans son palais : « De longs discours seraient inutiles, leur dit-il, déployez toutes vos forces, ouvrez toutes vos sources, reculez les bornes de vos rivages et laissez un cours libre à vos eaux. » Il ordonne : les fleuves partent, ils brisent les digues qui les retiennent, et roulent dans les mers impétueusement et sans ordre.

Neptune frappe la terre de son trident ; elle s'ébranle et présente de nouveaux passages aux eaux. Les fleuves, sortis de leurs bords, s'élancent dans les campagnes qui leur sont ouvertes. Ils entraînent à la fois les arbres, les troupeaux, les hommes, les temples et les dieux. Il ne reste plus de maisons ; si quelqu'un peut résister à leur fureur, les ondes la couvrent bientôt jusqu'au sommet. Les tours pressées de tous côtés s'ensevelissent dans ces gouffres.

Déjà l'océan et la terre n'avaient plus rien qui les distinguât. On ne voyait partout qu'une mer vaste et sans rivage. L'un se retire sur une montagne, l'autre monte dans une barque et se sert de la rame dans les mêmes lieux où quelques jours auparavant il promenait la charrue. Quelques-uns naviguent sur leurs moissons ou sur leurs campagnes inondées. Celui-ci prend un poisson sur le sommet d'un ormeau ; si par hasard il jette l'ancre, elle s'arrête dans une prairie. Les vaisseaux flottent au-dessus des coteaux qui portaient la vigne. Les veaux marins

1. Héra (Junon), fille de Rhéa et de Cronos, femme de Zeus. Iris, fille selon les uns du centaure Thaumas et d'Electre, selon les autres, de Junon, était la messagère des dieux et plus particulièrement de Héra (Junon), qui la métamorphosa en arc-en-ciel. — 2. Neptune (Poséidon), frère plus jeune de Jupiter (Zeus) et roi des mers. A l'origine, cette royauté avait appartenu au vieillard Nérée (Né-reus), fils de Pontos.

se reposent sur ces rochers où les chèvres paissaient autrefois. Les Néréides¹ étonnées regardent, sous les ondes, des bois, des villes et des maisons. Les dauphins se promènent dans les forêts, ils se heurtent contre des troncs et des branches, ils ébranlent les chênes.

Occupé de son propre péril et négligeant sa proie, le loup nage au milieu des brebis. Le torrent entraîne les lions farouches et les tigres. La force du sanglier, égale à la foudre, lui devient inutile. Les jambes agiles du cerf ne lui sont d'aucun secours. L'oiseau timide, errant de tous côtés, cherchant en vain un endroit sur lequel il puisse se reposer, baisse ses ailes fatiguées, et tombe au fond des eaux.

La mer librement répandue couvrait la terre entière et les lieux les plus élevés. Ses vagues, pour la première fois, battaient le sommet des montagnes ; elles avaient englouti déjà la plus grande partie des hommes ; une faim cruelle et dévorante eut bientôt fait périr ceux qu'elles avaient épargnés.

VII. — Deucalion et Pyrrha (vers 313-415).

La Phocide, qui sépare la Béotie des champs Cétéens², était très fertile lorsqu'elle était encore terre. Alors elle était devenue partie de l'océan et ses campagnes servaient de lit aux ondes qui les cachaient. Dans cette contrée, une montagne célèbre porte deux cimes jusqu'au ciel ; son nom est le Parnasse³ ; son sommet s'élève au delà des nues. C'est dans ce lieu que Deucalion et Pyrrha son épouse abordèrent, portés sur une barque légère. Le reste du monde était sous les eaux. Ils adorent d'abord les Nymphes Corycides⁴, les dieux du Parnasse, et Thémis⁵, dont l'œil perce l'avenir et qui rendait alors les oracles.

Aucun homme ne fut meilleur ni plus juste que Deucalion ; aucune femme ne respecta plus les dieux que Pyrrha. Jupiter, voyant que l'univers ne lui présente qu'une plaine immense et liquide, et que, de tant de milliers d'êtres qui l'habitaient, il ne restait plus qu'un homme et qu'une femme, innocents et pieux l'un et l'autre, sépare les nuages, ordonne à l'aiglon

1. Filles de Nérée, au nombre de cinquante. Elles représentent le charme et la beauté de la mer apaisée. — 2. La Phocide, contrée de la Grèce centrale, était entre la Béotie au sud-est et l'Étée au nord-ouest. Celle-ci tirait son nom de la chaîne de l'Étée, autour de laquelle elle s'étendait. — 3. Chaîne de montagnes de la Phocide. Elle part de l'Étée, suit une direction nord-ouest-sud-est et se termine sous le nom de Cerphis, près d'Anticyre sur le golfe de Corinthe. La partie la plus haute, près de Delphes, présente deux hautes cimes, Tithorea et Lykoreia. — 4. Le Corycion, une des montagnes de la chaîne du Parnasse, était remarquable par une grotte dont les stalactites étaient célèbres et que les Grecs croyaient habitées par des nymphes. — 5. Fille d'Ouranos et de Gaia, tante de Zeus, à côté duquel elle siège dans l'Olympe. Déesse de la loi par excellence.

de les chasser au loin, et montre la terre au ciel et le ciel à la terre.

Les flots s'apaisent, le souverain des mers abaisse ses ondes ; il pose son trident ; il appelle sur leur surface le Triton¹ couvert d'écailles et de pourpre, lui commande de sonner de sa conque et de révoquer les ordres donnés aux fleuves et aux flots. Celui-ci prend aussitôt cette conque cave, qui, recourbée vers une de ses extrémités, va toujours en s'élargissant jusqu'à l'autre. Quand il s'en sert du milieu de l'océan, il se fait entendre de tous les rivages et de ceux qui voient le soleil se lever, et de ceux qui le voient se coucher.

Aussitôt qu'il l'eut approchée de sa bouche environnée d'une barbe limoneuse, et qu'il eut donné le signal ordonné par Neptune, les ondes de l'océan et celles qui étaient répandues sur la terre, accoutumées à ces accents, rentrent dans leur lit. La mer retire ses vagues et découvre ses bords. Les fleuves reprennent leurs limites. Les collines paraissent sortir du sein des eaux qui s'écoulaient ; la terre s'élève et s'étend à mesure qu'elles diminuent. Après un long temps, les forêts montrent leurs têtes nues et conservent encore le limon laissé sur leurs branches. Le monde enfin reparaît tout entier.

Quand Deucalion eut vu ce globe ainsi dévasté, et le profond silence qui régnait sur ces terres désolées, il ne put retenir ses larmes et parla de la sorte à Pyrrha :

« O ma sœur, ô mon épouse ! vous êtes restée seule de toutes les femmes. Nous avons une origine commune, nos pères étaient frères ; l'hymen ajoute à ces premiers nœuds ; des malheurs réciproques doivent les resserrer encore. Dans quelque partie de la terre que regarde le soleil, soit qu'il commence, soit qu'il achève son cours, il ne voit que nous deux de ses habitants. Les eaux ont englouti tout le reste. Notre vie même n'est peut-être point encore en sûreté, et l'aspect du moindre nuage m'inspire maintenant de l'effroi. Quelle serait aujourd'hui ton infortune si, sans moi, tu fusses échappée au malheur général ! seule et sans appui, comment aurais-tu soutenu tes terreurs et tes peines ? qui t'aurait consolée dans tes malheurs ? quant à moi, si les mers t'avaient enlevée, crois-moi, chère épouse, je t'aurais suivie, et les flots m'auraient reçu dans leur sein. Que n'est-il en mon pouvoir de reproduire les hommes par le même art que celui de Prométhée², mon père, et d'animer un peu de boue, comme lui ! C'est en nous deux à présent que consiste le genre humain.

1. Fils de Poséidon et d'Amphitrite. Il personnifie la mer mugissante et furieuse. Il tire de sa conque tantôt des sons horribles qui effraient les marins, tantôt une musique suave. Au pluriel, ce mot désigne les fils de Triton, monstres à buste d'homme et à queue de poisson, qui, avec les Néréides, composaient le cortège de Poséidon.

— 2. Cf. note 2, p. 9.

Ainsi l'ont voulu les dieux ; nous en sommes seulement des témoins qu'il exista des hommes. »

Ainsi parlait Deucalion ; son épouse pleurait avec lui. Ils croient devoir implorer le ciel et chercher du secours dans les oracles. Cette résolution ne souffre aucun retardement ; ils vont ensemble sur les bords du fleuve Céphise¹ ; ses ondes n'avaient point encore repris leur première limpidité, mais elles coulaient dans leur lit ordinaire. Ils en puisent, ils en arrosent leurs têtes et leurs habits pour se purifier, et marchent ensuite vers les lieux consacrés à Thémis. Le faîte de son temple était encore souillé d'une mousse bourbeuse. Aucun feu ne brûlait plus sur ses autels. Tous deux, en arrivant, se prosternèrent sur la terre et baisèrent le marbre avec respect.

« Si de justes prières peuvent fléchir les dieux, dirent-ils, si leur courroux n'est point implacable, daignez nous apprendre, Thémis, comment la perte du genre humain peut être réparée. Que votre bonté vienne au secours de l'univers submergé ». La déesse fut touchée et rendit cet oracle

Eloignez-vous du temple, vollez vos têtes, détachez vos ceintures et jetez derrière vous les os de votre grand'mère.

Ils restèrent longtemps étonnés. Pyrrha rompit la première le silence. Elle refuse d'obéir aux ordres de la déesse, et d'une voix tremblante, la supplie de lui pardonner ; mais elle craint de manquer aux mânes² de sa mère en en jetant ainsi les os.

Cependant ils examinent de nouveau, chacun séparément, l'obscurité de l'oracle. Ses paroles ambiguës occupent longtemps leur esprit. Enfin Deucalion adresse ces mots à Pyrrha, dont il soulage l'inquiétude : « Ou mon jugement me trompe, ou l'oracle ne nous conseille aucun crime. La terre est notre mère commune ; ses os sont les pierres qu'elle renferme dans son sein, et ce sont ceux-là qu'on nous ordonne de jeter derrière nous ».

Quoique Pyrrha soit frappée de l'interprétation de son mari, le doute accompagne son espérance. Tous deux se désient de l'avis des dieux ; mais y avait-il du danger à le tenter ? Ils descendent, ils volent leurs visages, ils détachent leurs ceintures, ils jettent derrière eux les pierres, ainsi qu'il leur avait été prescrit. Aussitôt, qui le croirait, si l'antiquité n'en était le garant ? ces pierres quittent leur dureté, s'amollissent et prennent une nouvelle forme ; elles paraissent croître et se couvrir d'une substance plus délicate, de manière qu'elles

1. Aujourd'hui le Mavronero, rivière qui a sa source au mont Ceta et se jette dans le lac Copais en Béotie. — 2. Les peuples de race aryenne croyaient que les âmes des morts continuent à vivre dans un lieu caché sous la terre. Elles sont divines et on leur rend un culte. On les appelle les mânes.

présentent bientôt des figures humaines, mais encore imparfaites, et semblables à des statues de marbre qui ne sont qu'ébauchées. Les parties terrestres de ces pierres, celles que quelques sucs rendaient humides, deviennent des chairs ; ce qu'elles ont de solide et qui ne peut fléchir se convertit en os. Ce qu'on appelait veine auparavant conserve le même nom, et dans un court espace de temps, avec l'aide des dieux, les pierres lancées par la main de l'homme formèrent des êtres semblables à lui, et celles que Jeta Pyrrha formèrent des femmes. De là vient ce tempérament dur qui nous caractérise, cette force éprouvée au travail, et nous donnons assez de marques de notre origine.

VIII. — Apollon tue le serpent Python. — Daphné est métamorphosée en laurier ; Io, en génisse ; Syrinx en roseau (vers 415-779).

LIVRE II

I. — Histoire et mort de Phaëthon. — Métamorphose de ses sœurs en arbres ; leurs larmes sont changées en ambre (vers 1-366).

Le palais du Soleil était soutenu par de hautes colonnes ; il brillait d'or et de pierreries, dont l'éclat imitait celui du feu ; l'ivoire en couvrait les lambris ; ses portes superbes étincelaient d'argent. L'ouvrage était encore au dessus de la matière ; la main de Vulcain¹ y avait gravé les mers dont la terre est environnée, la terre elle-même, et le ciel étendu sur le monde.

Les dieux marins se montraient sur les flots ; Triton avec sa conque, le subtil et changeant Protée², le gigantesque Égéon³, dont les bras immenses peuvent entourer les baleines les plus monstrueuses, et Doris⁴ et ses filles. Les unes paraissent nager ; d'autres, assises sur des écueils, semblent s'occuper à sécher leurs cheveux, et quelques-unes se promener sur

1. Héphaïstos (Vulcain), fils de Zeus (Jupiter) et d'Héra (Junon), est le dieu du feu. Il a des forges où, avec les Cyclopes, génies de l'éclair et de la foudre, représentés sous la forme de géants ayant au milieu du front un œil unique, il travaille et fait travailler le fer et les métaux. De ses ateliers sortaient des ouvrages merveilleux : les foudres de Zeus, le char de Phoïbos, dont Ovide donne ici la description, le bouclier d'Achille, celui d'Enée, etc... Il a appris aux hommes à travailler les métaux. La Fable plaçait ses forges tantôt au sommet de l'Olympe, tantôt dans l'île volcanique de Lemnos, tantôt sous l'Etna, tantôt aux îles Lipari. — 2. Dieu primitif de la mer, dont on a fait un fils de l'Océan et de Téthys, et qui garde les troupeaux marins de son père. C'est un devin infallible, qui prend toutes sortes de formes pour échapper à ceux qui viennent le consulter, et avec lequel il faut user de violence pour avoir une réponse. — 3. Égéon, le même que Briarée, géant marin, fils d'Océanos et de Gala ; il avait cent bras et cinquante têtes. Il était aux côtés de Zeus dans la lutte contre les Titans. — 4. Fille d'Océanos et de Téthys, sœur et femme de Nérée ; elle eut cinquante filles, les Néréïdes.

le dos des monstres des mers. Leurs traits ne sont pas les mêmes, ils conservent cependant cet air de ressemblance qui convient à des sœurs.

On voyait sur la terre des hommes, des villes, des bois, des animaux, des fleuves, des nymphes, et toutes les autres divinités des champs. Au-dessus de ces tableaux, le ciel était représenté dans tout son éclat, avec les signes du Zodiaque, rangés six à la droite et six à la gauche.

Phaëthon¹, arrivé dans ce palais, doutant encore s'il y trouverait un père, dirigea ses pas vers le dieu ; mais ébloui des traits de lumière qui l'environnaient, ne pouvant les soutenir de près, il s'arrêta dans l'éloignement.

Apollon² vêtu d'une robe de pourpre, était assis sur un trône enrichi d'émeraudes ; on voyait à ses côtés, à droite et à gauche, les Siècles, les Années, les Mois et les Jours, les Heures enfin placées dans des espaces égaux. On y distinguait le Printemps couronné de fleurs naissantes ; l'Été nu, tenant un bouquet d'épis ; l'Automne couvert de raisins à demi-foulés ; et l'Hiver glacé dont les cheveux blancs étaient hérissés sur sa tête.

Le dieu du jour, assis au milieu de cette cour, jeta sur le jeune homme, étonné de tant de merveilles, un de ces mêmes regards qui percent l'immensité. « Quel est le motif de ton voyage, lui dit-il ? que viens-tu chercher dans ce palais, ô mon fils ? ton père ne peut te désavouer. »

Phaëthon lui répondit : « Lumière bienfaisante de l'univers, mon père, si vous me permettez de vous donner ce nom, faites-moi connaître par des signes certains que je suis vraiment votre fils, et fixez mes incertitudes. »

Il dit, et le dieu ôtant la couronne de rayons qui brillait autour de sa tête, lui commande de s'approcher, et l'embrasse en lui disant : « Tu es mon fils ; pour dissiper tous tes doutes, demande-moi la grâce que tu voudras, et sois certain de l'obtenir ; j'en atteste le fleuve³ des Enfers inaccessible à mes rayons, mais garant inviolable des promesses des dieux. »

A peine Apollon avait cessé de parler que Phaëthon lui demande son char à conduire, et la permission de gouverner ses chevaux pendant un jour.

Le Soleil se repentit de son serment, et laissant tomber sa

1. Phaëthon (celui qui brille), fils de Phoibos (Apollon) et de Clymène, personnifie l'action malfaisante du soleil. — 2. Apollon (Phoibos), fils de Zeus et de Lété, dieu bienfaisant de la lumière, a été confondu peu à peu avec Hélios (le soleil), fils du Titan Hypérion. Il est aussi un dieu belliqueux et même le dieu de la mort. Il est encore le dieu de la médecine et on en a fait le père d'Asclépios (Esculape). Tandis que son fils soigne les corps, il guérit le mal moral, rachète les coupables par l'expiation. C'est, de plus, le dieu des arts, et il dirige le chœur des Muses. — 3. Le Styx. Quand les dieux juraient par ce fleuve des Enfers, leurs serments étaient irrévocables.

tête d'un air affligé : « Ma promesse imprudente, dit-il, a sans doute excité tes vœux indiscrets ; si je pouvais la rétracter, je te l'avoue, mon fils, c'est cela seul que je te refuserais. Mais je puis du moins te détourner d'un pareil dessein. Ta demande est téméraire, Phaëthon ; cette entreprise est au-dessus de ton âge, et surtout de tes forces. Mortel, tes désirs sont au-dessus d'un mortel, interdits même aux dieux. Qu'ils comptent tant qu'ils voudront sur leurs forces, seul je puis rester assis sur ces roues embrasées. Le souverain même du ciel, dont le bras lance la foudre, ne pourrait conduire mon char ; qu'avons-nous cependant de plus puissant que Jupiter ?

« Le premier chemin est escarpé ; mes coursiers le montent avec peine, quoiqu'ils soient réparés par le repos de la nuit. Le second est dans la plus haute élévation du ciel ; la crainte s'empare toujours de mon cœur, quoique mes yeux soient accoutumés à voir la terre et les mers dans un semblable éloignement. Le dernier forme une pente si rapide, qu'on ne peut fixer aucune règle pour retenir les chevaux. Téthys¹ elle-même qui me reçoit tous les soirs dans les flots qui lui sont soumis, tremble que je ne m'y précipite en descendant. Ajoute à cela le mouvement constant du ciel qui tourne sans cesse et entraîne tous les astres. Je ne résiste qu'avec peine à ce mouvement qui triomphe de tout, et ne cède qu'à moi seul, et, suivant un cours opposé, je me transporte à l'occident.

« Supposons un moment que je t'aie confié mon char ; que feras-tu ? pourras-tu résister à l'impétuosité du ciel tournant sur ses pôles, sans être emporté par sa rapidité ? Tu penses peut-être y rencontrer des bois, des villes, ou des temples enrichis de dons offerts aux dieux. Il te faudra marcher à travers des obstacles et des bêtes farouches. Pour suivre ta véritable route et ne point t'égarer, tu passeras entre les cornes du Taureau² ; le Sagittaire te menacera de son arc ; le Lion ouvrira sa gueule sanglante ; tu verras les bras du Scorpion s'étendre, embrasser une vaste étendue du ciel, et le Cancer recourber les siens d'un autre côté. Il te sera difficile alors de conduire ces coursiers ardents, qui, par la bouche et par les narines, lancent le feu dont ils sont remplis ; à peine puis-je les soumettre lorsqu'ils sont échauffés, leur bouche résiste au frein. O mon fils, crains que je ne t'accorde une grâce funeste ; tandis qu'il en est temps encore, révoque toi-même tes vœux. Si tu me demandes des témoignages de la naissance que tu me dois, en est-il de plus certain que mes craintes ? mes terreurs paternelles prouvent que je suis ton père. Regarde-moi ; que ne peux-tu lire dans mon cœur ainsi que dans mes yeux, y saisir mon trouble et mes tendres inquiétudes ! Examine

1. Fille d'Ouranos et de Gaia, épouse d'Océanos et mère des Océanides, ainsi que de tous les fleuves de la terre. — 2. Ce nom propre et les suivants désignent différents signes du zodiaque.

tout ce que le monde renferme de plus précieux ; demande ce qu'il y a de plus rare dans les cieux, dans les mers, sur la terre ; tu n'éprouveras point de refus, je n'en excepte que cela seul, qui plutôt est une peine qu'un honneur. O Phaëthon, ne souhalte point un châtement pour un bienfait. Aveugle ! pourquoi me serrer dans tes bras ? N'en doute point, je t'accorderai ce que tu veux, je l'ai juré par les ondes du Styx ; mais sois plus circonspect dans tes désirs. »

Ainsi parla le Soleil à son fils. Phaëthon rejette ses conseils ; ambitieux d'éclairer lui-même le monde, il persiste dans sa demande. Après avoir inutilement combattu ses désirs, Apollon le conduisit dans l'endroit où l'on enfermait son char, ouvrage et présent de Vulcain¹. L'axe en était d'or ; le timon et le tour des roues étaient du même métal, les rayons en étaient d'argent ; des pierres précieuses rangées avec symétrie l'enrichissaient de toutes parts, et réfléchissaient les traits de lumière dont elles étaient frappées.

Pendant que le jeune homme en examinait le travail et l'admirait, l'Aurore² matinale ouvre les portes de l'orient, et son palais semé de roses. Les étoiles s'enfuient, et celle de Vénus, chassant leur troupe devant elle, sort du ciel la dernière.

Alors le soleil voyant l'horizon se dorer des premiers feux du jour, et les derniers rayons de la lune blanchir et s'évanouir, ordonne aux Heures rapides d'atteler ses chevaux. Les déesses agiles exécutent cet ordre ; elles conduisent hors de leurs superbes écuries, ces coursiers vomissant des feux, rassasiés du suc de l'ambrosie, et leur mettent leurs freins retentissants. Le dieu frotte ensuite le front de son fils d'une essence divine, et le rend impénétrable à la flamme dévorante : il en couronne la tête de lumière, et tirant de son cœur affligé des soupirs pressentiments de son infortune, il lui dit :

« Si tu peux du moins écouter quelques avis de ton père, mon fils, épargne l'aiguillon à mes coursiers, et sers-toi fortement du frein. Ils se hâtent assez de leur propre mouvement ; la difficulté consiste à les retenir. Garde-toi de suivre le chemin marqué par ces cinq cercles que tu vois ; il est en un tracé par une ligne oblique qui coupe trois zones auxquelles elles se terminent ; il s'écarte du pôle du midi, et de l'arctique, où règne l'aiguillon ; c'est celui que tu dois prendre, tu y verras les traces de mes roues.

Pour que le ciel et la terre éprouvent une chaleur égale, ne conduis point ton char trop haut, ni trop bas. En t'élevant trop, tu pourrais embraser le ciel ; en descendant, tu consumeras la terre. Tu ne peux aller sûrement qu'en tenant le milieu. N'approche point à droite du Serpent³ tortueux,

1. Cf. p. 16, note 1. — 2. Fille d'Hypérion et de Thys, femme de Tithon et mère de Memnon. — 3. Lorsque Héraclès (Hercule) se fut emparé, avec l'aide d'Atlas, des pommes d'or du jardin des

ni à gauche de l'Autel¹ ; marche toujours entre ces deux constellations. J'abandonne le reste à la Fortune ; je souhaite qu'elle te favorise et qu'elle veille mieux que toi-même à ta conservation. Mais tandis que je parle, la nuit a déjà touché les bords de l'Hespérie², où finit son cours. Nous ne sommes point les maîtres de différer ; on nous attend ; l'Aurore brilla et vient chasser les ténèbres ; prends les rênes, ou si ton cœur est changé, profite de mes conseils ; abandonne ce projet pendant que tu le peux ; reste tranquille et sans danger dans ma cour. Puisque tu n'es point encore assis sur ce siège que tu désires avec tant d'imprudence, laisse-moi donner le jour au monde, et contente-toi d'en jouir.

Phaëthon, avec l'agilité de son âge, saute sur le char, s'assied, charmé de tenir les rênes qui lui sont confiées, et remercie son père qui cède à ses désirs malgré lui.

Cependant les rapides coursiers du Soleil, Pyrois, Eois, Eton et Phlégon remplissent l'air de hennissements et de feux ; ils sortent de la barrière ouverte par la déesse des mers, qui ne prévoyait pas le sort de son petit-fils³, et s'élançant librement dans l'espace immense du ciel. Ils prennent leur course, écartent avec leurs pieds les nuages opposés à leur passage, et, soutenus sur leurs ailes, ils devancent les vents levés avec eux et partis de l'orient.

Leur charge était légère, ils ignoraient ce qu'ils portaient ; ils ne sentaient plus leur poids accoutumé. Semblable aux vaisseaux qui, n'ayant point le lest qui leur est nécessaire, sont emportés, agités par les mers à cause de leur trop grande légèreté, le char, privé de sa pesanteur ordinaire, secoué comme s'il était vide, ne fait que sauter dans les airs ; les chevaux ne sentent pas plutôt ce mouvement qu'ils s'éloignent rapidement de la route marquée, et ne courent plus dans le même ordre qu'auparavant.

Phaëthon s'effraie ; il ne sait de quel côté les diriger, il ignore son chemin, et, quand il le saurait, comment rendre ces coursiers dociles à sa voix ?

Hespérides, Héra (Junon) enleva au ciel le dragon auquel elle avait confié la garde de ces fruits précieux, et en fit une constellation qu'elle plaça entre les deux Ourses, au nord.

1. Constellation vers le pôle sud qui figure approximativement un autel. Ce serait celui sur lequel, au moment de la guerre des Titans contre Zeus, les dieux auraient juré fidélité au fils de Cronos. — 2. Ce nom propre vient d'un mot grec qui signifie : ce qui est au couchant. Il fut donné par les Grecs à l'Italie, située à l'occident par rapport à eux, et par les Romains à l'Espagne pour la même raison. Selon d'autres, ce serait Hesper ou Vesper, fils de Japet, qui, chassé de l'Afrique par son frère Atlas, se serait réfugié en Italie et lui aurait donné son nom. Malgré la ressemblance des mots, le jardins des Hespérides, aux fameuses pommes d'or, n'était ni en Italie ni en Espagne. On le place, soit à l'ouest de la Cyrénaïque, soit aux îles Canaries ou même aux îles du Cap-Vert. — 3. Téthys, fille d'Ouranos et de Gaia, déesse de la mer, était la mère de Clymène, mère de Phaëthon.

Alors la grande Ourse¹ glacée s'échauffa pour la première fois aux rayons du soleil, et tenta vainement de se plonger dans les flots dont l'entrée lui est défendue. Le Serpent placé plus près du pôle septentrional, que le froid tenait autrefois engourdi, et rendait par là peu redoutable, sentit la chaleur et s'anima de fureurs nouvelles. On assure que tu t'enfuis, lâche Bootès², quoique tu fusses d'une lenteur excessive, et que ton chariot te retint.

L'infortuné Phaëthon pâlit en regardant du haut des cieux la terre qu'il distinguait à peine dans un abaissement si profond. Une crainte soudaine le saisit ; ses genoux tremblent, les ténèbres environnent ses yeux éblouis de tant de lumière. Il voudrait n'avoir jamais touché les chevaux de son père ; il regrette d'avoir connu sa véritable origine, et surtout d'avoir obtenu ce qu'il demandait avec tant d'instance. Quel parti prendra-t-il ? Il a laissé un espace immense derrière lui, celui qui se présente devant ses yeux a plus d'étendue encore ; il les mesure tous les deux ; tantôt il regarde le couchant, tantôt le levant, où le destin ne lui permet plus de retourner. Il frémit ; incertain de ce qu'il doit faire, il ne lâche point les rênes, mais il ne sait pas les retenir. Il oublie jusqu'aux noms de ses coursiers. Il n'aperçoit de tous côtés dans le ciel que des prodiges et des monstres farouches. Dans un endroit, le Scorpion étend les bras dont il forme deux arcs, tandis que sa queue s'allonge du côté opposé ; il occupe l'espace que peuvent remplir deux signes.

Phaëthon aperçut ce monstre terrible, souillé d'une sueur noire et venimeuse, et le menaçant de sa queue armée d'aiguillons. Son courage s'évanouit ; les rênes échappent à ses mains tremblantes ; les coursiers les sentent flotter sur leurs dos ; ils s'égarerent librement, et, courant sans guide à travers les airs, ils pénétrèrent dans des régions qui leur étaient inconnues. Ils volent sans frein, partout où les entraîne leur impétuosité ; ils conduisent le char dans les lieux où l'on ne trouve aucun chemin, et vont frapper les étoiles fixes dans le ciel le plus

1. Arcas, fils de Zeus et de Callisto, était roi de la Pélasgie, appelée ensuite Arcadie. Il apprit à ses sujets la culture de la terre et le travail de la laine. Il fut métamorphosé en ours, sa mère aussi. Transportés tous les deux au ciel, ils y forment les constellations de la Grande Ourse et de la Petite Ourse. L'étoile polaire, qui marque le nord, est la première des trois étoiles de la Petite Ourse qui sont à peu près en ligne droite. Les Ioniens, peuple d'agriculteurs, voyaient dans la Grande Ourse la forme approximative d'un chariot. De là le nom de Chariot donné aussi à cette constellation. — 2. Le Bouvier, constellation voisine de la Grande Ourse ; on l'appelle encore Arcturos, Arctophylax (gardien de l'Ourse). Selon les uns, ce serait Arcas, cf. ci-dessus. Selon d'autres, c'est Icarus. Celui-ci, père d'Erigone, vivait à l'époque de Pandion, roi d'Athènes. Dionysos (Bacchus) lui apprit à cultiver la vigne et à faire le vin. Des bergers s'étant enivrés crurent qu'il les avait empoisonnés et le tuèrent. Les dieux le transportèrent dans le ciel et en firent la constellation du Bouvier.

élevé. Tantôt ils montent, tantôt ils descendent, et se frayent d'un pas précipité des routes voisines de la terre. Diane¹ étonnée voit les chevaux de son frère errer au-dessous des siens, et les nuages embrasés s'exhaler en fumée.

La terre s'enflamme dans ses éminences, la chaleur les entr'ouvre, et tarit les sucs dont se nourrissent les plantes. Les prairies desséchées blanchissent, les arbres brûlent avec toutes leurs feuilles ; les moissons, prêtes à être cueillies, fournissent un aliment au feu qui les détruit. Ces maux sont les moindres ; les villes périssent avec leurs murailles ; l'incendie consume et réduit en cendres les nations et les peuples, les forêts et les montagnes. Tout brûle, le mont Athos², le mont Taurus de la Cilicie, le Tmolus, l'Œta, le mont Ida, maintenant sec, autrefois célèbre par ses fontaines, le chaste Hélicon, le mont Hémus, à qui la mort d'Orphée³ n'avait point encore donné son nom. L'Etna voit redoubler les feux enfermés dans son sein ; le Parnasse au double sommet, l'Eryx, le Cynthe, l'Othrys, le Rhodope enfin couvert de neiges qui se fondent, le Mimas, le Dindyme, le Mycale, le Cithéron destiné aux sacrifices, en éprouvent la violence. Le froid ne garantit pas la Scythie ; le Caucase est en feu, ainsi que le Pinde et l'Ossa, et l'Olympe, plus élevé que ces deux derniers, et les Alpes qui montent jusqu'au ciel, et l'Apennin couronné de nuages.

Alors Phaëthon regarde l'univers enflammé dans toutes ses parties ; il ne peut soutenir un si grand feu ; il ne tire de sa poitrine qu'un souffle embrasé qui semble sortir d'une fournaise ardente ; il sent même son char qui commence

1. Artémis, appelée encore Phoibé (Diane), fille de Zeus et de Lété (Latone), sœur de Phoibos (Apollon), est une déesse lunaire ; son arc et son carquois rappellent les rayons de la lune. Elle est la plus pure et une des plus belles des déesses. 2. Ovide énumère ici un peu au hasard un grand nombre de montagnes de pays très différents et éloignés les uns des autres. L'Athos est sur la côte de Macédoine ; le Taurus, en Cilicie ; le Tmolus, en Lydie ; l'Œta, en Thessalie ; l'Ida, en Phrygie ; l'Hélicon, entre la Phocide et la Béotie, dans la Grèce centrale ; l'Hémus (aujourd'hui les Balkans), entre la Thrace et la Mésie ; l'Etna et l'Eryx, en Sicile ; le Cynthe, dans l'île de Délos ; l'Othrys, en Thessalie ; le Rhodope, en Thrace ; le Parnasse, en Phocide ; le Mimas, dans l'île de Prochyta ; le Dindyme, en Asie Mineure (presqu'île de Cyzique) ; le Mycale, en Ionie ; le Cithéron, en Béotie ; le Caucase, entre la mer Noire et la Caspienne ; le Pinde, l'Ossa, l'Olympe, en Thessalie ; les Alpes, entre la France et l'Italie ; l'Apennin, en Italie. - 3. Fils d'Éagre, roi de Thrace, et de Calliope, ou d'Apollon et de Clio. Théologien, poète, musicien dont la légende s'est emparée, il aurait voyagé en Égypte, en Phénicie, en Asie Mineure, et, de retour, aurait enseigné à ses compatriotes ce qu'il avait appris. S'il n'a pas inventé la lyre, il l'a perfectionnée en y ajoutant deux cordes. Virgile raconte (*Géorg.*, IV, 452-526) comment Orphée, désespéré de la mort de sa femme Eurydice, alla la réclamer au dieu des Enfers, l'obtint, la perdit de nouveau, s'abîma ensuite dans un désespoir inconsolable et périt sous les coups des femmes de la Thrace, furieuses de ses mépris.

à s'échauffer ; il n'a plus la force de supporter la cendre et les étincelles qui s'élèvent ; partout il est environné d'une fumée brûlante ; couvert de son ombre épaisse, il ne sait ni où il va, ni où il est, et se laisse emporter au gré de ses chevaux.

On croit que les peuples d'Ethiopie¹ prirent alors la couleur noire qui les distingue, parce que leur sang brûlé fut attiré sur la superficie de leur corps, où il se répandit.

La Libye² perdant toute l'humidité qui la fécondait, devint aride. Les Nymphes, les cheveux épars, pleurèrent la perte de leurs fontaines et de leurs lacs. La Béotie regretta les ondes de Dircé³, Argos celles d'Amymon, Ephyre celles de Pyrène.

Les fleuves mêmes ne sont point en sûreté entre leurs rives écartées. Le Tanais⁴ fume au milieu de ses ondes, le Méandre⁵ qui semble jouer dans ses eaux détournées si souvent de leurs cours, l'Euphrate brûle à Babylone, et l'Oronte. Les cygnes amis des ondes, qui remplissent de leurs chants les rives méoniennes, brûlent au milieu des flots du Caystre⁶. Le Nil épouvanté s'enfuit aux extrémités du monde ; il y cacha sa tête qu'il nous dérobe encore ; ses sept bouches desséchées parurent de profondes vallées où ne coulait plus aucune eau. Le même malheur tarit l'Ebre, le Strymon, tous les fleuves de l'Occident, le Rhin, le Rhône, le Pô et le Tibre, à qui fut promis l'empire du monde.

La terre s'ouvre de toutes parts, et la lumière pénétrant jusqu'au Tartare⁷, épouvante le roi⁸ des Enfers et son épouse. La mer se resserre, et ce qui fut jadis l'océan n'est plus qu'une campagne de sables arides. Des montagnes cachées auparavant dans son sein se montrent et augmentent le nombre des Cyclades⁹. Les poissons cherchent les lieux les plus profonds. Les dauphins recourbés n'osent plus s'élever sur la surface des ondes pour y respirer l'air frais. Les corps des monstres marins ramassés au fond des eaux qui restent encore, y languissent sans vie. On rapporte aussi que Nérée, Doris et ses filles¹⁰ se cachèrent sous les flots échauffés. Neptune¹¹ d'un air sombre et farouche voulut trois fois élever ses bras au-dessus de la mer, et trois fois il les y replongea, ne pouvant soutenir la chaleur de l'air.

1. Pour les Anciens, l'Ethiopie comprenait le littoral de l'Arabie sur la mer Rouge et la contrée située au sud de l'Égypte. - 2. Les anciens donnaient le nom de Lybie à l'Afrique. - 3. Pays, villes et fontaines célèbres de la Grèce. - 4. Fleuve de la Sarmatie, au jourd'hui le Don, en Russie. - 5. Fleuve de Phrygie dont le cours était très sinueux. De là le nom de *méandre* donné aux tours et détours que fait une rivière. - 6. Fleuve de la Lydie, appelée autrefois Méonie. - 7. Partie des Enfers, prise pour le tout. - 8. Hadès (Pluton) et Persephoné (Proserpine). - 9. Groupe d'îles de la mer Egée, disposées en cercle et fort dangereuses pendant les tempêtes. - 10. Personnages déjà indiqués précédemment. - 11. Poséidon (Neptune), frère de Zeus (Jupiter), souverain des mers.

Cependant la Terre, voyant diminuer les eaux dont elle était environnée, et ses fontaines se retirer dans son sein comme dans celui de leur mère commune, soulève sa tête fertile, en portant une main sur son front ; elle tremble, s'ébranle, descend au-dessous du lieu qu'elle habite ordinairement, et parle ainsi d'une voix altérée :

« Si tu veux ma perte, souverain des dieux, si je l'ai méritée, que font tes foudres ? Si les feux doivent me consumer, que ce soient les tiens, et que je me console de ma destruction, en sachant que tu en seras l'auteur. A peine puis-je ouvrir la bouche pour t'adresser ces mots (une vapeur étouffait sa voix). Regarde ces cheveux brûlés, cette fumée répandue sur mes yeux, ces étincelles qui volent de toutes parts élançées de mon sein. Est-ce là le prix de ma fertilité, l'honneur dû à mes travaux, la récompense pour laquelle je souffre pendant toute l'année les blessures de la charrue et de la bêche ? Est-ce pour cela que je fournis des feuilles aux troupeaux, des fruits, des aliments aux hommes, et de l'encens à tous les dieux ? Mais je veux que j'aie mérité de périr ; qu'a mérité ton frère ? Pourquoi ces flots décroissent-ils, victimes d'un sort barbare, et semblent-ils, en descendant plus bas, s'éloigner davantage des cieus ? Si mon infortune et la sienne ne peuvent te toucher, aie du moins pitié de ton séjour ; jette les yeux de tous côtés, les deux pôles fument déjà ; si le feu les détruit, tes palais vont s'écrouler. Vois Atlas qui redouble ses efforts ; à peine peut-il soutenir sur ses épaules l'axe chancelant du ciel. Si la terre, si les mers, si la cour céleste périssent, nous rentrons tous confondus dans l'ancien chaos. Dérobe à la flamme le peu d'aliments qui lui restent, et sauve le monde presque anéanti. »

Telles sont les plaintes de la terre ; elle ne peut plus soutenir la vapeur, ni se faire entendre d'avantage ; elle retire sa tête dans son sein et dans les antres les plus voisins des ombres.

Jupiter, ayant pris à témoin les dieux assemblés, et le Soleil lui-même, que tout allait périr s'il n'apportait de prompts secours, monte avec précipitation au plus haut de l'Olympe. C'est là qu'il assemble les nuages et qu'il les répand sur le monde ; c'est là qu'il forme la foudre, et c'est de là qu'il la lance, mais il ne trouve plus de nuages pour couvrir la terre, ni de pluies pour la rafraîchir. Il tonne et, saisissant le foudre vengeur, il le pousse avec force sur le conducteur du char ; du même coup il le chasse de son siège, lui ôte la vie, et éteint le feu dans les feux.

Les chevaux ressautent épouvantés ; retournant en arrière, ils se débarrassent de leurs liens, rompent les rênes et les abandonnent. Là s'échappent leurs mors ; là restent le timon

et l'essieu brisés ; ici s'arrêtent les rayons des roues en éclats ; les débris du char sont répandus au loin.

Le fils du Soleil tombe la tête la première ; ses cheveux sont dévorés par la flamme ; il laisse une longue trace dans les airs, semblable à une étoile, qui, dans un temps serein, paraît descendre du ciel, quoiqu'elle n'en descende pas réellement. L'Eridan¹, dont le cours est fort éloigné des contrées qui ont vu naître ce prince infortuné, le reçoit dans son sein, et le lave dans ses ondes.

Les nymphes de l'occident ensevellèrent son corps fumant encore du triple foudre qui l'avait frappé, et gravèrent ces mots sur la pierre qui couvrit son tombeau.

Ici repose ΠΗΛΗΘΩΝ ; il conduisit le char de son père ; s'il ne suffit pas dans une si grande entreprise, il ne mourut du moins que pour l'avoir tentée.

Son père malheureux cacha son visage accablé du chagrin le plus profond, et, s'il faut en croire la tradition, on dit que le Soleil fut un jour entier sans paraître. L'incendie fournissait assez de lumière, et ce fut du moins un avantage que procura ce malheur.

Clymène², triste, désespérée, se meurtrissant le sein, après avoir dit tout ce qu'on peut penser dans une si cruelle circonstance, parcourut l'univers pour chercher le corps inanimé de son fils, ou du moins ses cendres. Elle les trouve ensevelies sur des bords étrangers ; elle se prosterne sur le lieu, lit son nom imprimé sur le marbre, l'arrose de ses pleurs et veut le réchauffer en le pressant contre son cœur. Les Héliades³ ses sœurs ne lui donnent pas un moindre tribut de douleurs et de larmes, inutiles aux morts, et se frappant la poitrine, appelant jour et nuit le malheureux Phaëthon, qui n'entend point leurs plaintes, elles s'attachent à son tombeau.

La lune s'était déjà renouvelée quatre fois : leur douleur durait encore ; le temps l'avait tournée en habitude, lorsque Phaëtuse, l'aînée de ses sœurs, voulant s'asseoir sur la terre, sentit ses pieds se roidir ; la belle Lampétie, voulant aller la secourir, se trouve arrêtée par des racines qui viennent de naître ; la troisième, voulant s'arracher les cheveux, n'arrache que des feuilles. Les genoux de l'une deviennent un tronc d'arbre ; l'autre se plaint de voir ses bras s'étendre en longs rameaux. Tandis que ce prodige les étonne, une écorce légère environne leurs épaules et leurs bras. Leur bouche seule était encore découverte ; elle appelait leur mère ; mais que fera leur mère ? Cédant au mouvement qui l'entraîne, ira-t-elle tantôt à l'une, tantôt à l'autre ? Les couvrira-t-elle

1. Autre nom du Pô, fleuve de l'Italie septentrionale. — 2. Mère de Phaëthon. — 3. Nom patronymique des filles du soleil (Apollon, Phoëbos, Hélios).

de baisers, pendant qu'elle le peut ? Ce n'est pas assez pour sa tendresse, elle essaie de les débarrasser de cette écorce, elle rompt les branches légères qui s'attachent à leurs bras ; des gouttes de sang en sortent comme d'une blessure.

« Arrêtez, je vous prie, ma mère ! s'écrie chacune de celles qu'elle a touchées, épargnez-nous, vous nous blessez en déchirant cet arbre. C'en est fait... adieu... » L'écorce enveloppant leur tête arrêta les mots qui voulaient passer.

Leurs larmes coulent encore ; le Soleil les durcit, il en forme l'ambre qui distille de leurs branches nouvelles ; le rapide Eridan le reçoit et le transporte aux jeunes Romaines qui s'en servent pour leur parure.

II. — Un ami de Phœthon, Cygnus, est métamorphosé en cygne. — Le Soleil est saisi d'un violent désespoir. — Zeus et Callisto, qui est changée en ourse. — Battus, métamorphosé en pierre ; Aglaure en rocher (vers 366-375).

LIVRE III

I. — Europe vient d'être enlevée par Zeus. Agénor, roi de Phénicie et père de la jeune fille, envoie Cadmus, son fils, à sa recherche et lui défend de reparaitre devant ses yeux s'il ne la retrouve pas (vers 1-5).

II. — Cadmus et le dragon (vers 6-130).

L'infortuné Cadmus¹ fuit sa patrie et le courroux de son père, après avoir inutilement parcouru l'univers ; car, qui peut découvrir les larcins de Jupiter ? Il consulte alors en tremblant l'oracle² d'Apollon, et lui demande quelle terre il doit habiter désormais. Le dieu lui répondit :

Tu trouveras dans des champs solitaires une génisse qui n'a jamais porté le joug et qui ne connaît point encore les travaux de la charrue. Marche sous sa conduite, et dans la contrée où tu la verras s'arrêter, bâtis une ville, et nomme cette contrée Béotie³.

A peine était-il sorti de l'ancre arrosé par la source de Castalle⁴, qu'il aperçoit une génisse sans gardien, allant

1. Zeus ayant enlevé Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, celui-ci envoya Cadmus à la recherche de sa sœur, avec défense de revenir sans elle. Le jeune homme se rendit d'abord à Rhodes, où il éleva un temple à Poséidon, puis en Thrace, en Phocide où il consulta à Delphes l'oracle d'Apollon, et enfin en Béotie. 2. Celui de Delphes, en Phocide. 3. Contrée de la Grèce centrale, au nord-ouest de l'Attique. — 4. Fontaine située sur le versant sud-ouest du Parnasse ; elle sort des roches sur lesquelles Delphes (aujourd'hui Kastri) s'élevait en amphithéâtre. Elle est ainsi nommée de la nymphe Castalle, qui s'y jeta pour éviter la poursuite d'Apollon. Elle était consacrée aux Muses. Ses eaux passaient pour inspirer les poètes et la Pythie en buvait à longs traits avant de monter sur le trépied sacré.

avec lenteur, et ne portant sur sa tête aucune marque de servitude. Il la suit et s'attache à ne point perdre ses traces, adorant en silence le dieu qui le guide.

Il avait déjà traversé le fleuve Céphise¹ et les champs de Panope², lorsque la génisse s'arrêta. Il la vit alors porter vers le ciel son front large orné de cornes élevées, frapper l'air de ses mugissements, regarder ensuite celui qui suivait ses pas, se coucher et reposer ses flancs sur l'herbe. Cadmus rend grâces aux dieux, baise cette terre étrangère et salue ces montagnes et ces champs inconnus. Voulant ensuite sacrifier à Jupiter, il ordonne à ses compagnons d'aller puiser de l'eau dans des sources pures.

Non loin de là se trouvait une forêt antique, que la cognée n'avait jamais offensée. Un antre environné de haies et d'arbrisseaux était au milieu. Les pierres grossières qui en formaient l'entrée étaient disposées en arc ; il en sortait une onde abondante. C'était la retraite du dragon consacré à Mars. Ses écailles ont la couleur et l'éclat de l'or, ses yeux étincellent de feux, son corps est enflé de venin, il agit et darde trois langues, trois rangs de dents arment sa gueule.

Quand les Tyriens furent arrivés dans ce lieu funeste, ils plongèrent un vase dans cette onde ; au bruit qu'ils firent, le dragon étendit la tête hors de son antre et poussa d'affreux sifflements. L'urne échappa de leurs mains, leur sang se glace, ils sont frappés de terreur.

Le monstre cependant plie et replie son corps écaillé, bondit et forme des arcs immenses ; il se dresse et s'élève en l'air jusqu'à la moitié de son corps ; il regarde dans le bois. Quand on le voit tout entier, il paraît aussi grand que le Dragon³ céleste qui sépare la grande Ourse de la petite. Sans tarder, il s'élance sur les Phéniciens ; soit qu'ils lui préparassent des traits, soit qu'ils songeassent à fuir, soit que la crainte leur défendit l'un et l'autre, il déchire les uns par ses morsures, il étouffe les autres en les embrassant, il en fait mourir plusieurs qui respirent ses poisons.

Déjà le soleil, dans sa plus haute élévation diminuait les ombres. Le fils d'Agénor, inquiet du retard de ses compagnons, marche sur leurs pas. Il était vêtu d'une peau de lion, armé d'un javelot et d'une lance ; son courage était encore supérieur à ses armes. Il entre dans la forêt, voit ses soldats expirants, et le dragon vainqueur, sur le dos de ses victimes, suçant leurs blessures sanglantes.

« Amis, s'écria-t-il, je vais vous venger ou vous suivre. » A ces mots, il prend une pierre d'une masse et d'un poids énormes ; il la jette avec vigueur. Ce coup, dont la force aurait

1. Aujourd'hui le Mavronero, qui sort du mont Ceta et se jette dans le lac Copais, en Béotie. — 2. Ville de la Phocide. — 3. Constellation située entre les deux Oursea.

ébranlé les murailles les plus épaisses et les tours les plus solides, ne fit aucune blessure au monstre, défendu par ses écailles comme par une cuirasse. La dureté de sa peau la renvoie ; mais elle ne repoussa pas de même le javelot que lui lança Cadmus. Il s'arrêta dans la courbure de son dos, où le fer descendit tout entier.

Rendu plus furieux par la douleur, le serpent porte sa tête en arrière, se replie, regarde sa blessure et mord le trait qui y est fixé. Il le secoue de tous côtés, il ébranle le bois et parvient presque à l'en arracher ; mais le fer reste engagé dans les os ; ses veines gonflées s'enflent autour de son cou ; une écume blanchâtre environne sa gueule ; ses écailles résonnent en pressant la terre sur laquelle il rampe. Chaque souffle qu'il exhale infecte, empoisonne les airs. Quelquefois il se recourbe et forme des cercles ; quelquefois il s'étend en ligne droite ; bientôt il s'élançe avec impétuosité, et, tel qu'un torrent grossi par les pluies, il renverse les arbres qu'il rencontre sur son passage. Cadmus s'éloigne de quelques pas et l'évite ; il soutient ses attaques avec la dépouille du lion qui le couvre, et du fer de sa lance écarte sa gueule menaçante.

Le dragon redouble ses fureurs et fatigue en vain ses dents sur le fer ; il les brise et se blesse. Déjà son sang commençait à couler et rougissait l'herbe verte ; mais cette plaie était légère, parce qu'en retirant sa tête en arrière, il évitait la pointe de la lance et l'empêchait de pénétrer plus avant. Enfin, le fils d'Agénor lui plonge le fer dans le gosier, le suit et le pousse jusque auprès d'un gros chêne sur lequel le serpent reste et s'appuie ; il l'y fixe en le perçant, ainsi que l'arbre, qui plie, courbé sous le poids, gémissant en quelque sorte des coups qu'il reçoit de la queue de ce monstre.

Pendant que Cadmus examinait la grosseur de ce dragon qu'il venait de vaincre, une voix se fit entendre ; on ne put connaître de quel endroit elle venait, mais elle fut entendue :

Pourquoi, fils d'Agénor, regardes-tu ce serpent ? Tu seras serpent un jour.

Cadmus, à cette menace, reste longtemps effrayé. Dans le même moment, son courage l'abandonne ; il pâlit, la terreur le glace, ses cheveux se hérissent.

Soudain, prête à favoriser le héros, et descendant à travers les airs, Pallas¹ se présente à ses yeux. Elle lui commande de semer dans des sillons les dents du monstre, qui doivent être la source d'un peuple futur. Il obéit. Après avoir ouvert la terre pressée par la charrue, il y répand ces semences qui doivent produire des hommes. Peu de temps après, à peine le

1. Autre nom d'Athéna (Minerve), déesse de l'intelligence, de tous les arts, de la sagesse, déesse guerrière aussi, déesse du courage guidé par l'intelligence.

croira-t-on, la terre commence à se mouvoir ; d'abord on voit sortir de son sein des bouts de lance, des casques ornés d'aigrettes et de plumes de différentes couleurs ; bientôt on aperçoit des épaules, des corps, des bras chargés de traits ; il croit enfin une moisson d'hommes armés. Ainsi s'élèvent ces décorations théâtrales qui représentent des hommes ; ils font voir d'abord leurs visages, le reste vient par degrés ; ils se montrent enfin tout entiers et semblent poser leurs pieds sur la terre¹.

Surpris de ces nouveaux ennemis, Cadmus se préparait à combattre. « Arrête, lui dit un de ceux que venait de produire la terre, et ne te mêle point dans nos querelles civiles. » En disant ces mots, il perce un de ses frères d'un coup d'épée et tombe lui-même percé d'un coup de javelot. Celui qui vient de le frapper ne lui survit pas longtemps et perd la vie qui l'anime depuis un instant. Toute la troupe s'enflamme à cet exemple d'une égale fureur, et ces frères nés si subitement expirent en même temps sous leurs coups mutuels.

Ainsi, cette jeunesse abrégeant le court espace de sa vie, frappait en tombant le sein de sa mère². Cinq seulement échappèrent ; Echion fut un de ces derniers. Il jeta ses armes à terre par l'ordre de Minerve, demanda et donna des gages de paix à ses frères. Ils furent les compagnons des travaux de Cadmus lorsqu'il bâtit la ville ordonnée par Apollon.

III. — Actéon changé en cerf. — Naissance de Dionysos (Bacchus). — Métamorphose d'Echo et de Narcisse. — Les Bacchantes mettant Penthée en pièces (vers 131-733).

LIVRE IV

L. — Pendant que les Thébaines célèbrent avec un vif empressement les fêtes de Dionysos, seules, les filles de Minée refusent d'y prendre part. Enfermées avec leurs esclaves dans leurs appartements, elles se livrent à leurs occupations habituelles et, tout en filant de la laine ou en tissant de précieuses étoffes, elles racontent, pour se distraire, de jolies histoires, entre autres celle de Pyrame et de Thisbé. Tout à coup elles sont changées en chauves-souris : c'est le châtiment de leur impiété. — Ino et Mélécerte sont métamorphosés en divinités marines, Cadmus et Hermione en serpents, Atlas en montagne (vers 1-664).

II. — Persée délivre Andromède (vers 665-788).

Persée³ s'arme d'une épée recourbée, prend ses ailes, les

1. Dans les théâtres des anciens, le rideau, dont l'étoffe était ornée de scènes et de personnages, montait au lieu de descendre, comme actuellement, et, pendant la manœuvre, c'était les têtes qu'on apercevait d'abord et ensuite successivement les autres parties du corps. — 2. La terre dont ils venaient de naître. — 3. Fils de Zeus (Jupiter) et de Danaé, fille d'Acrisius, roi d'Argos et d'Eurydice, fille de Lacédémon. Acrisius le fit exposer avec sa mère dans un coffre sur les flots, qui les portèrent sur la côte de Sériphe. Polydecte les recueillit et fit élever l'enfant. Parvenu à

attache à ses pieds, et soutenu sur elles, il s'élançait dans les airs. Il avait déjà laissé derrière lui des régions innombrables ; il en voyait plusieurs autour de lui ; ses regards errants s'arrêtèrent sur les peuples de l'Éthiopie et sur les champs de Céphée¹.

C'était dans ces lieux que l'ordre implorable de Jupiter-Ammon² condamnait alors l'Innocente Andromède³ à subir le châtement dû aux discours imprudents de sa mère. Persée l'aperçut les bras attachés sur un écueil ; sans le vent qui faisait flotter ses cheveux et les pleurs qu'elle répandait, il l'aurait prise pour une statue de marbre. Il s'enflamme sans s'en apercevoir, il admire, et, séduit par tant de beauté, il oublie presque d'agiter ses ailes. Il descendit et lui dit : « O vous qui ne méritez pas d'être liée de pareilles chaînes, apprenez-moi de grâce votre nom, celui de ce pays et pourquoi vous portez des fers. »

Andromède se tait d'abord, elle n'ose regarder un homme, ni lui parler ; elle aurait même caché son front modeste avec ses mains, si elles eussent été libres. Ses yeux se remplissent de larmes, et c'était là tout ce qui lui était permis. Ne voulant pas cependant paraître coupable en s'obstinant à se taire, elle raconta à Persée, qui la pressait avec tant d'insistance, combien sa mère fut vaine de sa beauté, quel est son nom, quelles sont ses infortunes. Elle n'avait pas encore fini ce récit, que les flots s'agitent et retentissent. Un monstre terrible s'élève, s'avance sur l'immense océan, et couvre de son corps une vaste étendue des vagues.

Andromède s'écrie ; son père affligé sa mère au désespoir sont présents, tous deux sont malheureux ; mais la mère l'est bien davantage. Ils n'apportent point de secours avec eux, ils n'ont que des plaintes stériles ; des larmes amères coulent le long de leurs joues ; ils embrassent en pleurant leur fille enchaînée.

Persée leur dit alors : « Vous aurez assez de temps à donner

l'âge d'homme, Persée coupa la tête de Méduse, monta le cheval Pégase, né du sang du monstre, délivra Andromède, exploit raconté par Ovide dans ce passage, revint à Sériphos, tua sans le reconnaître Acrisius aux jeux publics célébrés à Larisse, devint après lui roi d'Argos et fonda Mycènes.

1. Prince d'Éthiopie, pays comprenant la contrée située au sud de l'Égypte et le littoral de l'Arabie placé en face, de l'autre côté de la mer Rouge. - 2. Ammon (en phénicien : le soleil), divinité asiatique transportée en Égypte dans ce qui est aujourd'hui l'oasis de Syouah. Elle fut confondue par les Grecs avec Zeus. C'était un oracle réputé, qui fut consulté entre autres par Héraclès, Persée et Alexandre le Grand. On y voit encore la fontaine du Soleil et des ruines du temple du dieu. - 3. Filie de Céphée, roi d'Éthiopie, et de Cassiopée. Celle-ci se prétendant plus belle que les Néréides, Poséidon, prenant fait et cause pour les divinités de la mer, allait submerger l'Éthiopie, quand Céphée, sur l'ordre d'Ammon, exposa sa fille Andromède sur un rocher, où elle allait être dévorée par un monstre marin.

aux larmes; nous n'avons qu'un instant pour la défendre. Je suis Persée, fils de Jupiter et de Danaé, vainqueur de la Gorgone¹ aux cheveux de serpents, et qui, comme vous le voyez, ose voyager dans les airs, porté sur des ailes. Si je vous demandais votre fille pour épouse, vous me préféreriez sans doute à tous les gendres que vous pourriez choisir; mais pourvu que les dieux me secondent, je vais joindre à tant d'avantages celui de la mériter. Ma condition est que, sauvée par ma valeur, Andromède soit à moi. » Ils l'accordent, et qui eût balancé? Ils le conjurent d'agir, et lui promettent encore le royaume pour dot.

Dans le moment, semblable à un vaisseau dont la proue est armée d'un fer aigu, et qui sillonne les eaux, conduit à force de bras par une troupe de rameurs suant sous leurs efforts, le monstre fend les ondes et n'est plus éloigné du rocher que de l'espace que peut mesurer dans les airs une balle lancée par la fronde.

Soudain le jeune héros, frappant d'un pied la terre qu'il semble repousser, s'élançe rapidement dans les nues. Son ombre réfléchie sur la surface de l'onde, attire la fureur du monstre qui la voit et qui la combat.

Comme l'oiseau de Jupiter² qui, fondant sur le dos d'un serpent qu'il vient d'apercevoir exposé au soleil au milieu de la plaine, enfonce ses serres dans sa tête écaillée, pour qu'il ne tourne point son dard contre lui, de même Persée descend d'un vol précipité sur son ennemi, et lui plonge son fer tout entier dans l'épaule droite.

Blessé profondément, le monstre s'élève tantôt au-dessus des flots, tantôt s'y plonge et s'y cache; quelquefois il s'agit et se roule comme un sanglier effrayé des cris et des approches d'une troupe de chiens.

1. C'est de Méduse qu'il s'agit ici. D'après Hésiode, les Gorgones, filles de Cété et de Phorcys, dieu marin, fils de Poséidon, étaient au nombre de trois : Sténo, Euryale, Méduse. (Homère n'en cite qu'une, Gorgo ou Medusa, la place dans le Tartare et fait figurer sa tête sur l'égide de Zeus.) Les trois horribles sœurs avaient des serpents en guise de cheveux, le corps couvert d'écaillés, des ailes d'or, des mains de fer, un seul œil, une seule corne et une seule dent, dont elles se servaient chacune à leur tour. Ceux qui les regardaient étaient changés en pierres. Polydecte, roi de l'île de Sériphos, voulant éloigner Persée, qu'il avait élevé après l'avoir tiré des flots ainsi que sa mère Danaé, mais qui lui portait ombrage à cause de la faveur dont il était l'objet, proposa au jeune héros d'aller combattre Méduse et de lui couper la tête. Persée accepta et grâce à Athéna (Minerve), à Hermès (Mercure), qui lui prêtèrent l'une son bouclier, l'autre les ailes de ses talons, à Hadès (Pluton) qui lui donna un casque rendant invisible, il réussit dans son entreprise. Il surprit Méduse endormie, lui trancha la tête d'un seul coup, l'attacha à son bouclier, mit le casque donné par Hadès et s'envoia dans les airs.

— 2. C'est l'aigle, ainsi appelé soit parce qu'il porte entre ses serres les foudres de Zeus, soit parce que les sculpteurs grecs le représentaient au pied des statues de Zeus, soit parce que Zeus avait pris sa forme pour enlever Ganymède.

Peisée, par l'agilité de ses ailes, évite ses morsures avides ; il frappe de son épée recourbée sur toutes les parties qui s'offrent à ses coups, sur son dos couvert de coquillages, à travers ses côtes et dans l'endroit où sa queue plus menue s'étend et finit comme celle des poissons.

Le monstre vomit par la bouche des flots mêlés d'un sang noir. Les ailes de Persée se mouillent et s'appesantissent ; il n'ose plus s'exposer sur elles. Il aperçoit un rocher dont le sommet s'élève au-dessus de l'onde, quand elle est tranquille, et qu'elle couvre dans les tempêtes. Il y monte, s'appuie de la main gauche sur la pointe, et de l'autre enfonce trois ou quatre fois son épée dans les flancs du monstre déjà blessé.

Les cris et les applaudissements remplirent le rivage ; ils parvinrent même au palais des dieux. Casslope¹ et Céphée² se réjouissent de ce secours, saluent leur gendre et conviennent qu'il est le sauveur et le conservateur de leur maison. Andromède, dont les chaînes sont brisées, objet et prix de la victoire, revient dans leurs bras.

Le vainqueur purifie ses mains dans l'onde. Il cache ensuite sur la terre la tête de Méduse³ ; de peur que le sable ne l'endommage, il lui fait un lit de feuilles ; il y étend quelques-unes de ces herbes tendres qui croissent sous les eaux, il en place sur elle. Ces racines nouvellement coupées, vives encore et remplies de leur sève, éprouvent le pouvoir de cette tête ; elles se durcissent en la touchant, et reçoivent dans leurs feuilles et dans leurs branches une rougeur qui ne leur est pas ordinaire.

Les Nymphes de l'Océan⁴ essayèrent plusieurs fois de renouveler ce prodige sur une infinité de plantes, et jouirent du plaisir de voir toujours le même effet ; elles les jetèrent ensuite dans les mers. Ces tiges devinrent les semences du corail. Depuis ce temps, il a conservé la même propriété, il se durcit dès qu'il est à l'air ; plante tendre et flexible sous les eaux, c'est une pierre aussitôt qu'on l'en a tiré.

Pendant Persée élève trois autels de gazon à trois Divinités : celui de Jupiter est au milieu ; le tien est à la droite, déesse guerrière⁵ ; Mercure⁶ a le sien à la gauche. Il immole une génisse à Minerve, un taureau au souverain des dieux et

1-2. La mère et le père d'Andromède. — 3. Cf. p. 31 la note sur la Gorgone. — 4. Ce mot désigne soit les 3.000 Océanides, filles d'Océanos et de Téthys, soit les 50 Néréides, filles de Nérée et de Doris. — 5. Athéna (Pallas) (Minerve) est aussi une déesse guerrière. Au siège de Troie, elle se battit avec une bravoure ardente et réfléchie ; quand les Perses envahirent la Grèce, elle inspira aux Athéniens un ferme courage et de savantes manœuvres. Phidias l'a représentée (Athéna Promachos) debout, casque en tête, le bouclier au bras gauche, et, de la droite, brandissant un javalot, ou bien encore, tenant dans sa main droite une victoire ailée. — 6. Hermès (Mercure), fils de Zeus et de Maïa, messager des dieux, dieu des arts, des bergers, du commerce, même des voleurs.

un veau à son fils ; ensuite il épouse Andromède, il ne veut qu'elle ; seule elle est la récompense d'un si grand combat.

L'Amour¹ et l'Hymen² allument et secouent leurs flambeaux. Les feux entretenus dans les cassolettes se nourrissent de parfums. On orne les maisons de bouquets de fleurs, on chante l'allégresse publique sur les luths, sur les lyres et sur les flûtes. Le palais, décoré de ce qu'il renferme de plus précieux, est ouvert à tout le monde. Les Céphéliens, dans le plus grand appareil, assistent au festin du roi.

Sur la fin du repas, dans ces moments où le vin égaye, anime les esprits, Persée s'informe des mœurs et des coutumes du pays. Le fils de Lyncée³ répond à ses demandes et l'instruit ; il lui dit ensuite : « Apprenez-nous à présent, vaillant Persée, par quel courage et par quel art vous êtes venu à bout de couper cette tête de la Gorgone, dont des serpents forment la chevelure. »

Le petit-fils d'Acrise⁴ raconte qu'il existe un lieu placé au-dessous du froid Atlas⁵, autrefois défendu par des murailles épaisses. L'entrée en était habitée par les deux filles de Phorcys⁶, à qui les destins n'avaient accordé que l'usage d'un œil, dont elles se servaient alternativement ; tandis que l'une le remettait à l'autre, il s'en était emparé avec art, en opposant sa main au-devant de celle qui l'allait prendre. Arrivé par des routes pénibles et couvertes de bois au palais des Gorgones, il avait aperçu partout dans les champs et sur son chemin des hommes et des animaux pétrifiés pour avoir regardé le monstre. Il ne l'avait vu lui-même que sur son bouclier d'un airain poli, sur lequel s'était réfléchi son image. Il lui coupa la tête pendant que le sommeil la tenait assoupie, ainsi que ses couleurs. Pégase⁷ et son frère Chrysaor⁸ étaient nés du sang qui en avait coulé.

1. Eros (l'Amour, Cupidon), fils, suivant les uns, d'Érèbos et de Nyx. D'autres lui donnent pour mère Aphrodite (Vénus) et pour père Arès (Mars) ou bien Héphaïstos (Vulcan) ou bien et plutôt Zeus (Jupiter). — 2. Fils de Dionysos (Bacchus) et d'Aphrodite, ou d'Apollon et de la muse Calliope, dieu du mariage. On le représente sous les traits d'un jeune homme portant d'une main un flambeau allumé et de l'autre un flammeum (voile nuptial). — 3. Lyncée, fils d'Égyptus et mari d'Hypermnestre, qui, seuls des cinquante Danaïdes, ne poignarda pas son mari le soir de la nocce. Le descendant de Lyncée dont il est ici question, est probablement Céphée, le père d'Andromède. — 4. La mère de Persée, Danaë, était fille d'Acrisius, roi d'Argos. — 5. Roi de Mauritanie (ouest de l'Algérie et Maroc), changé en montagne pour avoir refusé l'hospitalité à Persée ; celui-ci, pour se venger de son mauvais accueil, lui avait présenté brusquement la tête de Méduse. — 6. Ce sont deux sœurs des Gorgones ; elles étaient leurs gardiennes et habitaient l'entrée de leur séjour. — 7. Cheval ailé, que d'autres font naître de Poséïdon et de Méduse. Il servit aussi à Bellérophon pour vaincre la Chimère. Il est le symbole de l'inspiration poétique. D'un coup de pied, il avait fait jaillir de l'Hélicon la fontaine Hippocrène, inspiratrice des poètes. — 8. Monstre à forme humaine, qui naquit une épée d'or à la main. Il épousa une fille d'Océanos,

Il ajouta le récit des dangers qu'il avait courus dans un long voyage ; il leur dit quelles terres, quelles mers il avait vues sous lui du haut des airs, et vers quels astres ses ailes l'avaient porté.

LIVRE V

En grand danger de périr, Persée se sert de la tête de Méduse et pétrifie Phinée et ses compagnons. Prétus et Polydecte ont le même sort. Les filles de Piérus ayant osé provoquer les Muses à une lutte poétique, un concours a lieu, pendant lequel sont chantés l'enlèvement de Coré (Proserpine), les voyages et les dé marches de Déméter (Cérès) à la recherche de sa fille, les métamorphoses d'un enfant en lézard, de Cyano en fontaine, d'Ascalaphe en hibou, la décision de Zeus établissant que chaque année Proserpine passera 6 mois avec son époux Hadès aux Enfers et 6 mois sur terre auprès de sa mère, la métamorphose d'Arétuse en fontaine, le voyage de Triptolème aux frontières de la Scythie, les métamorphoses de Lynxus en lynx et des Piérides vaincues dans le concours et punies, en pies criardes et bavardes.

L. — Hadès (Pluton) enlève Coré (Persephoné, Proserpine), Douleur de Déméter (Cérès) (vers 385-408 et 438-445).

Non loin de la ville d'Henna¹ se trouve un lac profond, appelé Pergus. Le Caystre² n'entend pas plus de cygnes chanter dans ses ondes dormantes que ce lac. Des arbres, l'entourant de tous côtés, couronnent ses flots, et comme un voile, arrêtent avec leurs rameaux touffus les rayons du soleil. L'ombrage y retient la fraîcheur ; la terre qu'il baigne s'émaille de mille fleurs, et le printemps y règne toujours.

Proserpine³ errait dans cette forêt, elle y ramassait des lis ou des violettes, et se livrant à des jeux innocents, elle en parait son sein, en remplissait des corbeilles, et disputait avec ses compagnes à qui cueillerait les plus belles fleurs.

Le dieu des morts⁴ la voit à peine qu'il l'aime et qu'il l'enlève en même temps, tant son amour a déjà fait de progrès. La jeune déesse épouvantée appelle d'une voix triste sa mère, ses compagnes, mais plus souvent sa mère. Sa robe se déchire vers son sein, les fleurs qu'elle vient d'y placer tombent ; et telle est la simplicité inséparable de son âge, que cette perte excite aussi ses regrets.

Le ravisseur cependant s'éloigne avec toute la vitesse de son char ; il anime ses chevaux en les appelant chacun par son nom ; il les pousse à travers les rochers et les précipices, et leur lâche le mors teint d'une rouille noire. Il traverse le

Callirhoé, dont il eut Géaryon, géant à trois têtes qui fut tué par Héraclès.

1. Ville au centre de la Sicile, aujourd'hui Castro-Giovanni. —
2. Rivière de Lydie, qui se jette, près d'Ephèse, dans la mer Egée. —
3. Fille de Zeus et de Cérès. — 4. Hadès (Pluton), frère de Zeus et roi des Enfers.

lacs profonds, les étangs de Palice, dont les eaux bouillantes, dans la terre qui leur ouvre son sein, rendent une odeur de soufre, et la ville¹ que bâtirent entre deux ports d'inégale grandeur les enfants de Bacchias, lorsqu'ils sortirent de Corinthe.

Cependant Cérès² affligée cherche en vain sa fille par toute la terre et sur toutes les mers. Ni l'Aurore aux cheveux humides quand elle commence sa carrière, ni la Nuit ne la virent s'arrêter. Elle allume de ses mains aux feux de l'Etna³ deux flambeaux dont elle se sert pendant les ténèbres, cherchant sans cesse, et sans se reposer. Quand le soleil a de nouveau fait disparaître les étoiles, elle continue encore à visiter le monde du levant au couchant.

LIVRE VI

I. — Arachné, qui était très habile dans le travail de la laine, avait porté un défi à Atinéma (Minerve) qui, à la fin du concours la métamorphosa en araignée (vers 1-145).

II. — Niobé est punie de son orgueil (vers 146-312).

La Lydie⁴ fut épouvantée de cette punition ; la Renommée⁵ la publia dans toutes les villes de la Phrygie, et ses récits en remplirent bientôt le monde entier.

Niobé⁶, avant son mariage, lorsque fille encore elle demeurait à Sipyle, dans la Méonie, avait connu la malheureuse

1. Syracuse. — 2. Fille de Cronos et de Rhéa et mère de Proserpine (Perséphoné). — 3. Montagne et volcan de la Sicile. — 4. La Phrygie et la Lydie sont deux contrées de l'Asie Mineure, séparées par la Mysie. La première est bornée au nord par la Propontide (mer de Marmara), à l'ouest par l'Hellespont (les Dardanelles) et la mer Égée ; ses limites ont varié à l'est et au sud suivant les époques. — 5. Divinité allégorique. Virgile (*Enéide*, IV, 174 et suiv.) la représente sous la forme d'un monstre énorme dont les pieds touchent la terre et la tête les nuages, couvert de plumes dont chacune abrite un œil, une oreille, une bouche ; elle ne dort jamais ; la nuit, elle vole entre le ciel et la terre ; le jour, elle est en sentinelle sur la faite des maisons ou des tours et jette l'alarme partout, aussi attentive à publier le faux que le vrai. Pour d'autres, c'est une jeune femme qui sonne de la trompette et qui possède deux ailes dont chaque plume... (comme ci-dessus) Ovide (*Métam.*, XII) donne la description de sa demeure : c'est un palais entre la terre, la mer et le ciel, aux murs d'airain sonore, aux issues innombrables et toujours ouvertes, où tout retentit et trouve un écho. 6. Fille de Dio ou de Maïa, l'une des Péléades, et de Tantale, roi de Lydie, et sœur de Pélops, habitait, avant d'épouser Amphion, roi de Thèbes en Béotie, la capitale de la Méonie (nom que les poètes emploient souvent pour désigner la Lydie), la ville de Sipyle ou Tantalis. Suivant Homère, elle avait six fils et six filles. (*Illiade*, XXIV, 602-604.) Ovide lui attribue sept garçons et sept filles.

Arachné¹. Ce châtiment épouvantable sur une fille vulgaire ne lui fit point assez d'impression pour l'obliger de céder aux dieux et d'en parler avec plus de respect.

Beaucoup de choses contribuaient à nourrir son orgueil. Ce n'étaient ni les tours, ni les forteresses de son époux, ni la naissance d'Amphion², ni la sienne, ni la possession d'un vaste empire, qui causaient sa fierté, quoiqu'elle en fût très vaine ; c'était surtout ses enfants. Elle eût été la plus heureuse des mères, si elle eût moins pensé qu'elle l'était.

Manto³, fille de Tirésias, instruite de l'avenir, poussée par un mouvement divin, prédisait un jour dans les rues de Thèbes⁴ : « Thébains, disait-elle, allez en foule porter de l'encens à Latone⁵ et à ses deux enfants ; priez-les et couronnez vos cheveux de lauriers, la déesse vous l'ordonne par ma voix. »

On obéit ; toutes les femmes de Thèbes ornent leurs cheveux des feuilles prescrites ; elles brûlent de l'encens sur les autels de ces dieux et leur adressent des prières.

Soudain Niobé s'avance avec sa suite nombreuse. Elle est remarquable par ses habits, que les Phrygiens ont travaillés et tissés d'or ; elle est aussi belle que la colère le permet ; elle s'arrête en agitant sa tête superbe, et ses cheveux épars et flottants sur ses épaules.

Dès qu'elle eut porté de tous côtés ses regards avec fierté : « Quelle folie, dit-elle, vous fait préférer les dieux dont vous entendez parler à ceux que vous voyez ? Pourquoi Latone est-elle adorée sur des autels, tandis que je n'ai point encore reçu d'encens ?

« Tantale⁶ m'a donné le jour ; c'est à lui seul qu'il a été

1. Jeune Lydienne fière de son habileté dans l'art de la tapisserie Elle osa se vanter de l'emporter sur Athéna Ovide raconte, dans les 145 vers qui précèdent, comment Athéna, égalée et peut-être vaincue dans le concours auquel elle avait consenti avec Arachné, métamorphosa sa rivale en araignée. 2. Cf. ce que dit Niobé un peu plus loin. - 3. Manto, prêtresse de Létô, d'Apollon et d'Artémis, fille du devin Tirésias, qu'Athéna avait puni d'une indiscretion, d'ailleurs involontaire, en le rendant aveugle et auquel elle donna, comme compensation, le privilège de prévoir et d'annoncer l'avenir. 4. Capitale de la Béotie, dans l'est de la Grèce centrale, entre l'Attique et la Phocide. 5. Fille du Titan Cœus et de la Titanide Phœbé, Létô (Latone) fut, d'après Homère et Hésiode, une des femmes que Zeus épousa avant Héra (Junon). Elle eut de lui Apollon et Artémis, qui naquirent dans l'île de Délos, jusque-là flottante et que, pour la circonstance, Zeus fixa par des chaînes de diamant. - 6. Tantale, roi de Lydie, fils, suivant les uns, de Tmolus, roi de Sipyle (ces deux derniers noms propres désignent aussi des montagnes du même pays) en Lydie, selon d'autres, de Zeus et de la nymphe Plouto, compagne de Perséphoné (Proserpine). Les dieux l'honorèrent de leur faveur, le comblèrent de richesses et l'admirent même à leur table. Il irrita Zeus en ravissant Ganymède, en volant du nectar et de l'ambrosie pour en faire goûter aux mortels, et en trahissant les secrets des dieux. D'après une autre légende, un jour que les dieux voyageaient sur

donné d'assister aux festins des dieux. J'ai pour mère une sœur des Pléiades¹ ; le puissant Atlas², qui porte l'axe du ciel sur ses épaules, est mon aïeul ; Jupiter est celui de mon mari. J'ai la gloire de l'avoir pour beau-père.

« Les Phrygiens me craignent ; l'empire de Cadmus³ me reconnaît pour sa souveraine. Ces murs, qui se sont élevés au son de la lyre de mon époux, et les peuples qui les habitent me sont soumis ainsi qu'à lui. De quelque côté de ma maison que je porte la vue, je n'aperçois que des richesses immenses. J'ai la grandeur et la beauté d'une déesse ; ajoutez à tant d'éclat sept fils et sept filles, et bientôt autant de gendres et de brus ; et demandez ensuite d'où naît mon orgueil ?

« Je ne sais pourquoi vous osez me préférer Latone, la fille d'un certain Géant Cée⁴, elle, à qui le monde entier a refusé jadis le plus faible asile pour y accoucher. Votre déesse ne fut reçue ni dans le ciel, ni dans les eaux, ni sur la terre ; elle fut exilée de l'univers jusqu'à ce que l'île flottante de Délos⁵ lui dit : « Tu erres sur la terre comme moi sur les ondes, » et daigna lui donner une retraite mal assurée. Elle est la mère de deux enfants, ce n'est que la septième partie de ceux à qui j'ai donné le jour. Je suis heureuse, qui le niera ? Je serai toujours heureuse, qui peut en douter ? Ma fécondité garantit mon bonheur. Je suis au-dessus des revers de la fortune : elle ne

la terre pour inspecter la conduite des hommes, il les reçut à sa table et, pour éprouver leur science, il leur fit servir les membres de son fils Pélops, né depuis peu. Les dieux se gardèrent bien de toucher à l'horrible mets, sauf toutefois Cérés, qui, affamée ou distraite, mangea une épaule. Zeus rassembla les membres de l'enfant, le reconstitua, remplaça par une épaule d'ivoire celle qui manquait et précipita Tantale dans le Tartare, où il lui infligea le supplice d'une soif et d'une soif éternelles. Il fut plongé jusqu'au menton dans un lac d'eau limpide au-dessus duquel pendaient des branches d'arbre chargées des fruits les plus appétissants. Quand il courbait la tête pour boire ou tendait les mains pour saisir les fruits, l'eau fuyait ses lèvres et les branches se relevaient hors de sa portée. De là l'expression : un supplice de Tantale.

1. Filles d'Atlas et d'Hespérie, appelées aussi Atlantides. Elles furent enlevées par Busiris, roi d'Égypte, délivrées par Héracles, persécutées de nouveau par Orion et changées en étoiles. Elles étaient au nombre de sept et forment la constellation des Pléiades (autre nom Hyades). Suivant des légendes différentes, elles étaient mortes du chagrin que leur avait causé la mort de leur frère Hyas, tué à la chasse. Constellation pluvieuse. La mère de Niobé, l'une des Pléiades, s'appelait Dio ou bien Maia. - 2. Atlas, roi de Mauritanie, fils de Zeus et de Clymène, ou de Japet, suivant Hésiode, ou, selon Diodore, d'Ouranos, fut changé en montagne et condamné à porter le ciel ou le monde sur sa nuque et ses épaules, soit parce qu'il avait pris le parti des Titans contre Zeus, soit parce qu'il avait refusé de recevoir Persée. Cf. 38, note 5. 3. La Béotie, dans la Grèce centrale, à l'est ; sur Cadmos (Cadmus), Cf. p. 26, note 1. - 4. Cf. p. 36, note 5. - 5. L'île de Délos, une des Cyclades, dans la mer Égée. Elle était flottante. Zeus la fixa par des chaînes de diamant pour y donner asile à Lété (Latone), au moment où elle allait être mère.

peut plus me nuire. Quelque bien qu'elle puisse m'ôter, elle m'en laissera toujours davantage. Ma gloire et ma félicité sont arrivées à un degré qui ne me permet plus de crainte.

« Supposons que le sort m'enlève quelqu'un de mes enfants, il ne me dépouillera jamais assez pour me réduire à deux, comme Latone. Combien sera-t-elle toujours éloignée du nombre qui me restera ? Allez donc, quittez ces sacrifices, détachez ces lauriers de dessus vos têtes. » Les Thébaines les détachent, elles abandonnent leurs vœux et leurs sacrifices sans les finir ; mais, autant qu'elles le peuvent, elles adorent la déesse en silence.

Latone, indignée, se transporte sur le sommet du Cynthe¹, et parle de la sorte à ses deux enfants :

« Fière de votre naissance, votre mère n'eût cédé à aucune déesse, excepté Junon² ; maintenant elle doute de sa divinité. On va s'éloigner de ses autels honorés de tout temps, si vous ne les secourez ; mais ce n'est pas ma seule douleur : la fille de Tantale³ ajoute les injures au crime. Elle ose vous préférer sa race, et, imitant l'implété de son père, elle me méprise et m'appelle stérile ; que ce titre odieux retombe sur elle ! »

Latone allait ajouter les prières aux larmes, lorsque Apollon lui dit : « Laissez les plaintes, elles retardent la vengeance. » Diane lui adresse les mêmes mots ; et, s'élançant rapidement dans les airs, tous deux, couverts d'une nue, arrivent sur la ville de Thèbes.

Une plaine immense en bordait les murailles. C'est là qu'on exerçait ordinairement les chevaux à la course ; les traces de leurs pieds et celles des roues étaient imprimées sur la terre. Les enfants de Niobé s'étaient rendus dans ce lieu ; quelques-uns sur des coursiers ardents, parés de housses brillantes et pourées ; ils les gouvernaient avec des freins d'or.

Pendant qu'Ismène, celui des princes qui, le premier, avait fait sentir à Niobé le plaisir d'être mère, voltige, tourne et caracole, il s'écrie tout à coup : Ciel !... Un trait venait de s'arrêter au milieu de son cœur ; sa main mourante abandonne les rênes ; il glisse le long de l'épaule droite de son cheval et tombe mort.

Sipyle, son frère, avait entendu le bruit de la flèche, et, semblable au pilote qui, prévoyant la tempête, fuit à l'aspect du nuage et déploie toutes ses voiles, comme s'il craignait de laisser échapper le moindre souffle du vent, il s'éloigne à toute bride ; le trait inévitable le suit ; il s'arrête en balançant sur sa tête, s'y fixe, la perce et sort par son gosier. Comme il se penchait en poussant son cheval, il passe par dessus, franchit son cou et va souiller la terre de son sang.

Un instant après, le malheureux Phédime, et celui qui hérita

1. Montagne de l'île de Délos. — 2. Héra (Junon), femme de Zeus (Jupiter). — 3. Niobé.

du nom de Tantale son aïeul, mirent fin à leurs travaux. Occupés des exercices d'une jeunesse vigoureuse, ils luttèrent, et déjà pressaient avec effort leur sein l'un contre l'autre, quand une flèche partie de l'arc les atteignit tous les deux ainsi liés. Ils gémissent ensemble ; leurs corps, courbés par la douleur, tombèrent sans se séparer sur la terre, leurs yeux se fermèrent et leurs âmes s'exhalèrent en même temps.

Alphénor les voit expirer, déchire ses habits, frappe son sein, vole à ces corps glacés, les embrasse, les soulève et meurt dans cette occupation, Apollon lui lance une flèche qui lui perce le sein. En voulant l'arracher, Alphénor attire avec le fer une partie de ses poumons ; son sang se répand aussitôt dans l'air et sa vie s'évapore.

Le jeune Damasichon ne mourut pas d'une seule blessure ; il fut d'abord frappé dans l'endroit où commence le genou, jusqu'où le jarret forme des nœuds de nerfs. Tandis qu'il essaye d'arracher la flèche, une autre arrive et l'atteint à la gorge. Le sang qui coule avec impétuosité repousse, renvoie ce second trait et le suit dans l'air qu'il souille et qu'il rougit.

Ilionée restait le dernier ; il lève ses bras vers le ciel et lui adresse d'inutiles prières. « Pardonnez, grands dieux ! » disait-il en général, ignorant qu'il ne fallait pas les prier tous. Apollon fut touché ; mais le trait était déjà parti. Ce prince expira cependant d'une blessure plus légère, la flèche n'étant pas entrée bien avant dans son cœur.

Le bruit de cette catastrophe, la douleur du peuple, les larmes de ses amis assurèrent Niobé d'une perte si subite. Elle est d'abord surprise de la possibilité de ce malheur ; bientôt elle s'irrite de ce que les dieux ont osé le causer. Elle s'étonne de leur droit et de leur pouvoir. Son époux Amphion s'étant déjà donné la mort, avait ainsi terminé sa vie et ses peines

Qu'en ce moment Niobé était différente de cette reine superbe qui venait d'éloigner le peuple des autels de Latone, qui portait ses pas avec fierté au milieu de la ville qui lui était soumise, excitant l'envie, maintenant digne de la pitié de ses ennemis mêmes !

Elle accourt dans la plaine, se couche sur les corps de ses enfants, et leur donne les derniers baisers. Levant ensuite ses bras vers le ciel : « Jouis de ma douleur, s'écrie-t-elle, jouis, cruelle Latone ; rassasie ton cœur de mes larmes ; repais ce cœur féroce du massacre de sept enfants. Je souffre, réjouis-toi ; triomphe, ennemie victorieuse !... Pourquoi victorieuse ? Il me reste encore plus dans mon malheur qu'à toi dans toute ta félicité ; c'est moi qui triomphe encore après tant de funérailles. »

Elle dit. L'arc de nouveau s'étend avec force et résonne ; tout s'effraye, Niobé seule est sans crainte : l'excès du malheur ajoute à son audace. Ses filles vêtues de deuil, les cheveux

épars, étaient debout autour des lits funèbres de leurs frères. Une d'elles, frappée soudain d'un trait enfoncé dans ses entrailles, tombe mourante sur les princes. Une autre, s'efforçant de consoler sa mère infortunée, se tait, percée d'un coup invisible, et ne ferme la bouche qu'après avoir rendu le dernier soupir. Celle-ci meurt en essayant vainement de fuir, l'autre expire sur le corps de sa sœur ; celle-là n'est plus, on voit encore palpiter cette autre.

Six avaient été déjà livrées à la mort par des blessures différentes. Une dernière restait. Sa mère, la couvrant de son corps et de ses habits : « Laisse-m'en du moins une, s'écria-t-elle ; de toutes celles que j'avais, je n'en demande qu'une, et la plus jeune. » Tandis qu'elle implore Latone, elle voit tomber celle pour laquelle elle la supplie.

Privée de son époux, de ses fils et de ses filles, elle s'assied au milieu d'eux. Tant de maux la rendent insensible ; elle devient un rocher. Déjà le vent n'agit plus ses cheveux. La couleur de son visage ne reçoit plus celle de son sang. Ses yeux demeurent immobiles sur son front affligé. Il ne reste rien de vivant dans elle. Sa langue se durcit dans sa bouche pétrifiée. Ses veines ont perdu leur mouvement ; sa tête ne peut plus se fléchir, ni ses bras exprimer des signes, ni ses pieds former des pas. Ses entrailles ne sont plus que de la pierre. Elle pleure cependant. Environnée par un tourbillon de vent, elle est emportée dans sa patrie. Là, placée sur le sommet d'une montagne, elle pleure encore et mouille son marbre de ses larmes.

III. — Des paysans lyciens sont changés en grenouilles ; Marsyas, en fleuve ; Térée, en huppe ; Phlômèle, en rossignol ; Procné, en hirondelle. — Borée enlève Orithyia (vers 313-721).

LIVRE VII

Jason, le chef des héros qui partirent sur le navire Argo pour aller en Colchide conquérir la toison d'or, s'est emparé du précieux butin. Ce fut grâce aux secours que lui avait donnés la fille d'Étès roi de ce pays, la magicienne Médée. Elle le suivit à son retour à Ioikos, sa patrie. Là elle rajeunit Eson, le père de Jason. Se fiant à ses trompeuses promesses, les filles d'un oncle de Jason, Pélias, tuent leur père. Pour se venger de Jason, Médée massacre ses enfants et se réfugie à Athènes. Arné est changée en chouette. Pests d'Egina. Eaque envoie au secours d'Egée des fourmis changées en myrmidons. Céphale tue par mégarde Procris, sa femme.

LIVRE VIII

I. — Métamorphose de Nisus, roi de Mégare, en aigle de mer. et de Scylla, sa fille, en alouette. Dionysos (Bacchus) change en constellation la couronne d'Ariane (vers 1-182).

II. — Dédale et Icare (vers 183-235).

Dédale¹ cependant, las de la Crète², dans laquelle il traînait un long exil, touché du désir de revoir sa patrie, et trouvant tous les passages fermés par la mer : « Si Minos³ garde la terre et les ondes, dit-il, le ciel est libre ; c'est par là que je voyagerai. Qu'il soit maître de tout, il ne l'est pas de l'empire de l'air. » Il dit, et fixant son esprit sur des arts inconnus, il songe à vaincre la nature par un nouveau prodige. Il prend des plumes, les arrange, en commençant par de petites, auxquelles il en joint de plus grandes, et les place si bien, qu'on dirait qu'elles sont nées de cette manière. Telle parut autrefois la flûte rustique, faite de roseaux d'inégale grandeur. Il les attache avec du fil par le milieu, et en lie les extrémités avec de la cire. Les ayant ainsi disposées, il leur donne une légère courbure, afin qu'elles imitent les ailes des oiseaux.

Son fils Icare l'aidait dans son travail ; ignorant qu'il préparait ses propres malheurs, tantôt il rassemblait, d'un air triant, les plumes que faisait voler un vent inconstant et léger, tantôt il amollissait la cire avec ses doigts, et retardait par ses jeux l'ouvrage admirable de son père.

Après avoir mis la dernière main à son travail, l'artiste en fit l'essai, balança son corps sur ses ailes, et se suspendit dans l'air agité. En même temps il instruisit son fils : « Icare, lui dit-il, je t'avertis d'aller dans un juste milieu ; car si tu descends trop, l'onde humide appesantira tes plumes ; si tu montes trop haut, le feu les consumera. Voie entre ces deux extré-

1. Dédale, fils d'Erechthée, naquit à Athènes. Architecte et ingénieur hors de pair, il aurait inventé les mâts, les voiles, la scie, la hache, le vilebrequin, le niveau, etc. Exilé par l'Aréopage pour avoir, par jalousie de métier, assassiné son neveu Talus, il se rendit dans l'île de Crète (aujourd'hui Candie). Le roi Minos le chargea de construire un édifice pour y enfermer le Minotaure ; ce fut le Labyrinthe. Dans cet extrait, Ovide raconte comment Dédale s'enfuit ensuite avec son fils, malgré Minos, irrité, disent certaines légendes, de ses agissements. — 2. Ile de la Méditerranée orientale, aujourd'hui Candie. — 3. On cite deux Minos ; l'un, Minos I^{er}, né, ainsi que Rhadamanthe et Serpédon, de Zeus et d'Europe. Roi de Crète, il y établit des lois dont la sagesse était justement célèbre dans tout le monde grec et qui servirent, dit-on, de modèle à Lycurgue. Après sa mort, il présida le tribunal des Enfers, dans lequel il avait pour assesseurs Eaque et son frère Rhadamanthe. L'autre, Minos II, petit-fils du premier, fut aussi roi de Crète, épousa Pasiphaé, fille du Soleil (Apollon, Hélios, Phoibos) et en eut Androgée, Ariane, Phédre. Androgée, très habile à tous les exercices du corps, ayant remporté tous les prix à Athènes, aux fêtes d'Athéna, sur les plus fameux athlètes de l'Attique et de Mégare, ses concurrents malheureux, enflammés de jalousie, le firent assassiner au moment où il se disposait à rentrer dans sa patrie. Minos, furieux et ardent à la vengeance, va mettre le siège devant Mégare et la prend vite grâce à la trahison de la fille du roi Nisus, Scylla, qui s'était violemment éprise du roi crétois. Effrayés, les Athéniens demandèrent la paix et l'obtinrent à la condition de payer tous les ans un tribut de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles destinées à servir de pâture au Minotaure. Ovide ne connaît qu'un Minos, à la fois fils d'Europe et mari de Pasiphaé.

mités. Ne regarde point Boote¹, ni la grande Ourse, ni Orion², prends ton chemin sous ma conduite. »

Il lui donne ensuite les instructions nécessaires pour se servir de ces plumes, et les arrange sur ses épaules, qui n'étaient pas faites pour en porter. En s'occupant à les y placer, en avertissant Icare, les joues du vieillard se mouillèrent de larmes, ses mains paternelles tremblèrent ; il lui donna des baisers qui furent les derniers. S'élevant bientôt, il vole devant lui, craint encore, et semblable à l'oiseau qui mène dans les airs ses petits sortis de leur nid pour la première fois, il l'exhorte à le suivre, lui montre un art qui lui sera funeste, agite ses ailes, et regarde celles de son fils.

Le pêcheur prenant des poissons au bout de sa ligne, le berger appuyé sur la houlette, le laboureur sur la charrue, les regardent avec étonnement ; ils pensent que ceux qui voyagent ainsi dans les airs, ne peuvent être que les dieux.

Déjà Dédale et son fils étaient à gauche de Samos³, consacrée à Junon ; ils avaient passé Délos⁴ et Paros, ils se trouvaient à la droite de Lébinthe, et de Calymne⁵ féconde en miel, lorsque le jeune Icare, devenu plus hardi, brûlant de s'approcher du ciel, quitte son conducteur, et prend plus haut son essor. Le soleil ardent, agissant de plus près, amollit la cire odoriférante qui liait ses ailes ; elle se fond, ses bras se dépouillent bientôt, la plume leur manque, ils ne peuvent plus recevoir aucun vent ; pâle et tremblant, il appelle l'auteur de ses jours, et tombe dans les flots qui ont pris son nom⁶.

Son père, qui ne l'était déjà plus, s'écriait cependant : Icare, où es-tu, mon cher Icare ? dans quel pays te chercherai-je ? Tandis qu'il répète ce nom, il aperçoit des plumes sur les ondes. Il maudit son art, il descend, il enferme le corps de son fils dans un tombeau ; et la terre prit aussi le nom de celui qu'elle couvrit.

1. Cf. même nom au livre II. — 2. Orion, géant de très haute taille, grand chasseur, de la suite d'Artémis, qui fut puni de sa jactance par la piqûre d'un scorpion, dont il mourut. A la prière d'Artémis, Zeus le changea en une très brillante constellation, qui porte le même nom. — 3. Aujourd'hui Samo (en turc Sousam-Adassi), île de la mer Égée sur la côte ouest de l'Asie Mineure, dans le groupe des Sporades. — 4. Une des Cyclades ; célèbre par la naissance d'Artémis et d'Apollon, aujourd'hui Dili. Paros, autre Cyclade, au sud de la précédente, dont les carrières fournissaient un marbre blanc fort estimé des statuaires, aujourd'hui Paro. — 5. Lébinthe et Calymne, deux des Sporades, au sud-est de Délos et sur le même parallèle que Paros (37° de latitude nord), aujourd'hui Levitha et Calymnos. — 6. La mer Icarienne est une portion de la mer Égée. 7. C'est l'île d'Icarie, une des Sporades, à l'ouest de Samos. Si l'on suit sur une carte le voyage aérien de Dédale et d'Icare, on s'aperçoit sans peine que ces aviateurs ne savaient trop où ils allaient et qu'Ovide n'est guère mieux renseigné. En quittant la Crète, poussés par le vent du sud, ils doivent passer au-dessus de Théra, d'Ios, avant d'arriver à Paros où ils ont à leur droite la grande île de Naxos, et plus loin, dans la même direction,

III. — Métamorphose de Perdix (vers 236-259).

IV. — Méléagre tue le sanglier de Calydon, mais sa mère abrège sa vie. — Des Naiades sont changées en îles, les Echinades (vers 260-610).

V. — Philémon et Baucis (vers 611-724).

On trouve sur les collines de la Phrygie un chêne auprès d'un tilleul ; ils sont enfermés par un mur. Non loin de là est un lac, lieu jadis habité par des hommes, et qui sert aujourd'hui de retraite aux plongeurs et aux poules d'eau.

Jupiter ayant pris les apparences d'un mortel, y descendit un jour avec son fils Mercure¹, qui venait de quitter ses ailes. Ils allèrent dans une infinité de maisons pour y demander un asile et l'hospitalité ; toutes leur furent fermées. Une seule cependant les reçut. Elle était petite, faite de cannes, de joncs et couverte de chaume. La pieuse Baucis et Philémon, unis par l'hymen dès leur plus tendre jeunesse, avaient vieilli dans cette maison, tâchant de se rendre l'un à l'autre leur pauvreté moins pesante et la supportant sans impatience. Il ne faut chercher dans cette cabane ni maîtres ni valets ; eux seuls composent toute la famille : ils obéissent et commandent.

Les dieux arrivés entrèrent en baissant la tête sous cet humble toit ; le vieillard les pria de se reposer, et leur présenta des sièges, sur lesquels Baucis venait de jeter un morceau d'étoffe grossière. Elle écarte ensuite la cendre du foyer, ressuscite le feu de la veille, le nourrit de feuilles et d'écorces, qu'elle embrase en soufflant avec peine. Elle ramasse quelques pièces de bois, des branches sèches qu'elle arrache de son toit, les coupe et les arrange sous un vase d'alrain. Elle épluche les légumes que son mari vient de cueillir dans son petit jardin, et les sépare avec soin des mauvaises herbes.

Le vieux Philémon détache avec une fourche le dos d'un porceau pendu à une poutre de sa cabane et noirci par la fumée. Il coupe un morceau de ce lard conservé depuis longtemps, et le jette dans l'eau bouillante.

Cependant ils entretiennent leurs hôtes, tandis que les heures s'écoulent, et les empêchent par leurs discours de s'apercevoir du retardement du repas.

Philémon va prendre un bassin de bols, suspendu par son anse à un clou ; il le remplit d'eau tiède et lave les pieds de Jupiter.

Léhinthe et Calymne. Continuant leur route vers le nord, ils survolent Délos et Myconos, mais n'arrivent pas à la hauteur de Samos, qui est à plus de 100 kilomètres au nord-est. Icare tombe alors. On peut se demander par quels moyens Dédale a pu recueillir à la surface de la mer le corps de son fils et le porter dans l'île d'Icarie pour l'y ensevelir. Avec les poètes, il ne faut pas être trop exigeant.

1. Hermès (Mercure), fils de Zeus et de Maia, fils d'Atlas.

Au milieu de la cabane était un lit garni de foin et de paille, il était de bois de saule ainsi que ses colonnes. Il le couvre d'un tapis dont il ne se servait que les jours de fêtes ; mais ce tapis était grossier et digne du lit qu'on en voulait parer. Les dieux s'y placèrent.

Baucis, retroussant sa robe, prépara le couvert d'une main tremblante. Le troisième pied de la table n'était pas de la longueur des autres ; une brique le rendit égal et l'assura. Elle l'essuie, la frotte d'herbes odoriférantes et sert des olives conservées dans du vin, de la chicorée, des raves, du fromage blanc et des œufs cuits sous la cendre. Tous ces mets sont dans des plats de terre. Ils apportent ensuite un vase pareillement d'argile, et des tasses de hêtre dont le dedans est propre et bien ciré. Aussitôt après, Baucis sert le potage, qu'elle tire du feu. Le vin qu'ils présentent ne date pas de longtemps. Le premier service éloigné fit place au dessert. Il était composé de noix, de figes sèches, de dattes, de prunes, de pommes qu'ils tenaient dans des paniers et de raisins nouvellement cueillis. Un plat de miel blanc était au milieu. Leur contentement l'emportait sur tout, car le bon cœur du pauvre fait le prix de ce qu'il donne.

Cependant ils s'aperçoivent que le vin, loin de diminuer dans le vase, augmente toutes les fois qu'on en puise. Étonnés de ce prodige, Baucis et son timide époux, les mains jointes, se mettent à prier et demandent pardon à leurs hôtes de leur avoir présenté des mets si grossiers avec si peu d'apprêt.

Il leur restait une oie, qui gardait la cabane ; ils se préparent à l'égorger pour la servir à leurs hôtes. Cet oiseau, se servant de ses ailes, fatigue ces bonnes gens appesantis par l'âge ; il les évite longtemps ; on le voit enfin se réfugier auprès des divinités, qui défendirent de le tuer. Nous sommes des dieux, dirent-ils, vos voisins impies vont éprouver les peines qu'ils méritent ; il vous est accordé d'éviter le châtement qui les attend, pourvu que vous quittiez votre demeure. Marchez sur nos pas, et venez ensemble sur cette montagne.

Tous deux s'apprêtent, et, s'aidant de leurs bâtons, ils vont sur les traces des dieux et ne les suivent qu'avec peine.

Ils n'étaient pas plus éloignés du sommet de la montagne que la portée d'une flèche lorsqu'ils tournèrent les yeux ; ils regardèrent la campagne, elle était devenue un lac, et leur cabane subsistait toute seule.

Tandis que, livrés à leur étonnement, ils déplorent le sort de leurs voisins, leur chaumière, encore trop petite pour deux maîtres, se change soudain en un temple superbe ; les fourches qui la soutenaient deviennent des colonnes ; le chaume dont elle était couverte jaunit ; la terre se pave de marbre tout autour ; ils volent s'élever des portes gravées et des toits dorés. Jupiter alors leur dit avec bonté : « Juste vieillard, et vous femme digne de cet époux, apprenez-moi ce que vous désirez. »

Philémon ayant consulté pendant quelques moments avec Baucis, lui découvrit ainsi leur souhait commun : « Nous demandons de garder votre temple et d'en être les prêtres ; et comme nous avons passé nos années ensemble, nous souhaitons que la même heure les termine. Que je ne voie jamais le tombeau de mon épouse, que jamais je ne sois enseveli par elle. »

Leur vœu fut exaucé ; ils furent les prêtres du dieu tant qu'ils jouirent de la vie. Affaiblis par l'âge, ils étaient un jour devant les marches du temple, et s'entretenaient des prodiges dont ils avaient été les témoins, quand Baucis vit Philémon se couvrir de feuilles, Philémon vit sa femme s'en charger aussi. Pendant que l'écorce montait vers leur visage, ils répétèrent tant qu'ils le purent les expressions de leur tendresse mutuelle. Adieu, cher époux ; adieu, chère épouse, dirent-ils ensemble, et l'écorce ferma en même temps leur bouche.

Tyane, ville de la Phrygie, montre encore en ce lieu les troncs qui renferment ces deux habitants. Des vieillards sages et dignes de foi m'ont raconté leur histoire ; et quelle raison auraient-ils eue de me tromper ? J'ai vu des bouquets suspendus à ces arbres, j'y en ai placé moi-même de nouveaux, et j'ai dit : Les mortels pieux sont agréables aux dieux, et ceux qui les ont honorés doivent l'être à leur tour.

VI. — Protée et Mestra. — Impiété et châtiement d'Eresichthon. (vers 725-884).

LIVRE IX

Valcu par Héraclès (Hercule), Achelous a perdu dans la lutte une de ses cornes, qui est devenue la corne d'abondance. Nessus est tué par une flèche d'Hercule. Celui-ci meurt sur le mont Oëta ; son apothéose. Alcmène s'entretient avec Ioë. Galautlis changée en belette, Dryope en lotos, Ioë en jeune homme, Byblis en fontaine, Iphis en homme.

LIVRE X

L. — Orphée et Eurydice (vers 1-77).

L'Hymen, vêtu d'une robe de pourpre, quittant la Crète, traversant les airs, se rendit dans la Thrace, attiré par la voix d'Orphée ; il vint présider à son union avec Eurydice ; mais il n'y porta ni d'heureux présages, ni un front serein, ni les mots solennels. Tant que dura la cérémonie, le flambeau qu'il tenait dans sa main rendit une fumée humide, et ne s'alluma point quand on le secoua. L'événement fut encore plus cruel que l'augure ; car la nouvelle épouse¹, accompagnée

1. Eurydice, femme d'Orphée.

d'une troupe de nymphes, courant dans la prairie, mourut d'une blessure qu'un serpent lui fit au talon.

Le chancre¹ de la Thrace, après avoir pleuré pendant quelque temps Eurydice et imploré les dieux du ciel, osa descendre par le chemin qui conduit aux Enfers, pour tenter d'en fléchir aussi les divinités. Il marche à travers les ombres légères, dont les corps reposent dans les tombeaux, il se présente devant Pluton et Proserpine² qui gouvernent ce triste Empire, il touche les cordes de sa lyre, et leur parle ainsi :

« Dieux du monde souterrain, où descend tout ce qui fut créé, si vous permettez de laisser les vains détours d'une éloquence trompeuse, et de dire la vérité, je ne suls point venu pour visiter le sombre Tartare, ni pour vaincre le monstre³ à trois têtes, né d'Echidna, arrière-petit-fils de Méduse. Eurydice est l'objet de mon voyage ; un serpent qu'elle a foulé, l'infectant de son venin, a tranché le cours de ses années. J'ai désiré pouvoir supporter cette perte, et je ne nierai point que je l'ai tenté. L'Amour a vaincu. Je vous en conjure par ce dieu, par ces demeures remplies d'effroi, par l'immense chaos, et le silence de ce lieu ténébreux, rendez-moi mon épouse, ranimez ses jours, renouez-en la trame qu'on a trop tôt coupée.

« Nous sommes tous soumis à votre pouvoir, après un court intervalle, ou plutôt ou plus tard, nous nous rendons à cette unique demeure, c'est notre dernier asile, et vous tenez le vaste empire du genre humain. Eurydice, après avoir rempli

1. Orphée, fils d'Œagre, roi de Thrace et de Calliope, ou d'Apollon et de Clio. Théologien, poète, musicien dont la légende s'est emparé, il aurait voyagé en Égypte, en Phénicie, en Asie Mineure, et, de retour, aurait enseigné à ses compatriotes ce qu'il avait appris. S'il n'a pas inventé la lyre, il l'a perfectionnée en y ajoutant deux cordes. Ovide ne raconte ici que la 1^{re} partie de la légende d'Orphée, sa descente aux Enfers ; la 2^e partie, sa mort, commence le livre XI des *Métamorphoses*. 2. Hadès (Pluton), frère de Zeus, et Perséphoné (Proserpine), fille de Déméter (Cérès), sont le roi et la reine des Enfers. - 3. Cerbère, un des enfants d'Echidna et de Typhon. Echidna, monstre moitié femme, moitié serpent, était fille du Styx ou plutôt peut-être de Chrysaor, lequel était né, ainsi que Pégase, du sang de Méduse, lorsque Persée lui coupa la tête. (Cf. livre IV, fin.) Echidna aurait eu de Typhon, dieu de l'ouragan, Cerbère, la Chimère, le Sphinx, le dragon de Colchide, celui du Jardin des Hespérides, l'hydre de Lerne, le lion de Némée, le chien à deux têtes Orthus, qui gardait les troupeaux de Géryon, etc... Cerbère serait donc l'arrière-petit-fils de Méduse. C'était un énorme chien à trois têtes (ou à cinquante, suivant Hésiode, ou à cent, suivant Horace), aux gueules dégouttantes de poisons, au cou hérissé de serpents. Couché dans un antre, près du bord intérieur du Styx (VIRGILE, *Énéide*, VI, 417), il empêchait les ombres de sortir et les vivants d'entrer. Il ne dormait jamais. Héraclès l'enchaîna et l'amena à la lumière du soleil. Orphée le charma des sons de sa lyre (VIRGILE, *Géor.*, IV, 482). La Sybille qui pilotait Enée dans sa descente aux Enfers l'endormit en lui jetant un gâteau de miel et de pavots (*Énéide*, VI, 420).

la mesure ordinaire des années, rentrera sous vos lois ; je ne la demande que pour un temps ; si les Destinés me refusent la grâce de l'emmener avec moi, je ne veux plus retourner sur la terre ; jouissez du trépas de tous deux. »

Tandis qu'il chantait de la sorte en mariant sa voix à sa lyre, les âmes sensibles versaient des larmes ; Tantale¹ ne pense plus à saisir l'onde fugitive, la roue d'Ixion² s'arrête, les vautours quittent pour un moment les entrailles qu'ils dévorent, les Danaïdes³ laissent reposer leurs urnes, et toi, Sisyphe⁴, tu t'assieds sur ton rocher. On dit que pour la première fois les Euménides⁵ attendries sentirent leurs visages se mouiller de pleurs. Ni le roi de ces royaumes profonds, ni son épouse ne peuvent lui refuser ce qu'il demande. Ils appellent Eurydice ; elle était parmi les nouvelles ombres ; elle s'avance d'un pas lent et retardé par sa blessure. Le héros la reçut à condition de ne pas regarder derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des antres infernaux, s'il ne voulait se voir privé de nouveau de ce qu'il aimait.

Il reprend à travers le silence ce chemin tortueux, difficile, obscur, et couvert d'un brouillard épais. Il n'était pas éloigné de la terre, lorsque craignant que son épouse ne s'égarât, empressé de la revoir, tendre amant, il tourne la tête, et soudain elle disparut.

Le malheureux Orphée tendant ses bras, s'efforçant de la toucher, ou d'être touché par elle, ne sentit plus qu'un air léger qui cédait sous ses efforts. Eurydice mourant une seconde fois, ne se plaignit point de lui. De quoi se serait-elle plainte ?

1. Cf. livre VI, début du discours de Niobé aux Thébaines, la 1^{re} note. — 2. Roi des Lapithes, en Thessalie, père de Pirithoüs. Admis dans l'Olympe, il conçut pour Héra un violent amour et osa le lui déclarer. Pour le punir, Zeus le précipita dans le Tartare et le fit attacher par Hermès à une roue toujours en mouvement. — 3. Danaüs, chassé d'Égypte par Ægyptus, son frère jumeau, devint roi de l'Argolide. Quand il eut consenti au mariage de ses 50 filles avec les 50 fils d'Ægyptus, il s'en repentit et leur ordonna de poignarder leurs maris, le soir même des noces. Toutes obéirent, sauf Hypermnestra qui épargna le sien, Lyncée. En punition de leur crime elles furent plongées dans le Tartare et condamnées à verser éternellement de l'eau dans des tonneaux sans fond. De là les expressions (et autres semblables) « remplir le tonneau des Danaïdes », « c'est le tonneau des Danaïdes », pour désigner une entreprise chimérique. — 4. Roi de Corinthe, célèbre par ses fourberies. Sa dernière fut la plus osée. Au moment de mourir, il prie sa femme de ne pas lui rendre les honneurs de la sépulture. Arrivé chez Hadès, il lui demande de revenir sur la terre pour châtier sa femme. Hadès consent, à condition qu'il revienne sous peu de jours. Il ne tint pas parole et Hermès employa la force pour le ramener dans le Tartare, où il fut condamné à rouler vers le sommet d'une montagne un rocher qui retombe toujours sur ses bras. — 5. Déeses infernales qui poursuivent les criminels : Alecto, Mégaira, Tisiphoné. Les Latins en ont fait les Furies. Femmes effrayantes et hideuses, avec des vipères dans les cheveux, des serpents autour du corps, des serpents ou des torches dans les mains.

d'être trop aimée ? Elle lui dit le dernier adieu. Orphée l'avait à peine entendu, qu'elle était déjà partie.

En vain Orphée voulut repasser le Styx, en vain il pria Charon, il en fut toujours repoussé. Il demeura cependant sept jours sans manger sur ce rivage ; ses douleurs, le trouble de son âme, et ses larmes furent ses seuls aliments. Enfin après s'être plaint de la cruauté des dieux de l'Erèbe¹, il se retira sur le mont Rhodope, et sur l'Hémus² battu de l'aquilon.

II. — Métamorphoses d'Athys en pin, de Cyparisse en cyprès. Ganymède enlevé par Zeus. Hyacinthe changé en fleur, des Cérastes en boufs et des Propétides en rochers. Pygmalion et la statue qu'il a sculptée. Métamorphoses de Myrrha en arbre, d'Adonis en anémone, d'Atalante et d'Hippomène en lierre, de Mentha en menthe.

LIVRE XI

I. — Les Ménades déchirent Orphée (vers 1-66).

Pendant qu'Orphée attirait ainsi par ses chants les forêts, les animaux et les rochers, qui le suivaient, une troupe de Bacchantes³, vêtues de peaux de bêtes farouches, l'aperçoit sur le mont Rhodope, accompagnant sa voix de la lyre. Une d'elles, secouant la tête et ses cheveux épars, s'écrie aussitôt : « Le voilà celui qui nous dédaigne. » Elle lance son thyrses contre la tête du chanteur chéri d'Apollon ; mais ce thyrses, chargé de feuilles, lui fit une marque légère sans le blesser. Une seconde s'arme d'une pierre qui, fendant les airs, semble y devenir sensible à ses accents, et tombe à ses pieds, comme si elle eût voulu lui demander pardon d'avoir servi à de pareilles fureurs.

Cependant le trouble augmente ; il n'y a point d'espérance de

1. Erebus, fils du Chaos, frère et époux de Nyx, père d'Aithas, lumière des régions supérieures, et d'Héméra, le jour. Ce nom désigne ici les Enfers. — 2. Le Rhodope, chaîne de montagnes de Thrace, auj. Despoto-Dagh. L'Hémus, chaîne de montagnes entre la Thrace et la Mésie, au sud de l'Ister (Danube), auquel elle est presque parallèle. — 3. Tous les 8 ans, en Thrace (et en Béotie), se célébraient des fêtes en l'honneur de Dionysos (Bacchus), fils de Zeus et de Sémélé. Pendant ces fêtes, des femmes, appelées Bacchantes, Ménades etc., échevelées, vêtues de peaux de bêtes, agitant des torches allumées, des thyrses (bâtons ornés à un bout de pampres et de feuilles de vigne) et des cymbales, en proie à toutes les fureurs de l'ivresse, se répandaient la nuit surtout dans les forêts et les montagnes, qu'elles remplissaient d'horribles hurlements. C'est à la faveur du vacarme qu'elles faisaient et qui couvrait la voix et la lyre d'Orphée que, pendant une de ces fêtes, des femmes thraces, furieuses de ses dédains, purent s'approcher de lui sans se laisser toucher par ses chants, et le massacrer.

paix ; la farouche Erinnys¹ les domine. La voix d'Orphée eût arrêté tous les traits ; mais le bruit affreux que font les Bacchantes, celui de leurs flûtes, de leurs timbales, leurs cris, leurs hurlements étouffent le son de sa lyre. Les cailloux lancés se rougissent du sang du chantre qui ne pouvait plus être entendu.

Après avoir chassé les oiseaux innombrables, les serpents, les troupes de bêtes féroces qui, charmés de sa voix, formaient un cercle autour de lui, et détruit la beauté du lieu où présidait Orphée, les Bacchantes victorieuses portent sur lui leurs mains sanglantes, et l'entourent comme les habitants des airs s'assemblent auprès de l'oiseau de la nuit, qu'ils tiennent d'apercevoir, errant à la lumière du jour, ou comme les chiens autour d'un cerf lancé le matin dans l'amphithéâtre, où il doit mourir sous leurs morsures.

Elles attaquent Orphée, le frappant de leurs thyrses, qui n'étaient pas faits pour cet usage ; les unes lui jettent de la terre ; d'autres des branches qu'elles ont arrachées des arbres, plusieurs des pierres. Les armes ne manquent point à leur rage, le hasard leur en fournit.

Des bœufs traînaient la charrue auprès de ce lieu. Des laboureurs vigoureux, remuant la terre à force de bras, la préparaient, avec beaucoup de sueurs, à porter des fruits. Ils s'enfuient à l'aspect de cette troupe de femmes effrénées, quittent leurs ouvrages et leurs outils, et laissent derrière eux, épars dans la campagne, leurs bêches, leurs sarcloirs, leurs hoyaux pesants. Ces furieuses s'en emparent ; elles arrachent même aux bœufs leurs cornes menaçantes, et reviennent attaquer Orphée. Il leur tend vainement les bras ; ses prières les irritent ; pour la première fois, il ne peut fléchir les cœurs ; ces sacrilèges l'immolent, et son âme, grands dieux ! s'exhale à travers cette bouche, dont les accents étaient entendus par les rochers mêmes, et sentis par les monstres des forêts.

Orphée, les oiseaux affligés, les animaux farouches, les cailloux, les rochers, les forêts, qui l'avaient suivi si longtemps, le pleurèrent. Les arbres quittèrent leurs feuilles en signe de deuil. On dit que les fleuves grossirent leurs ondes des larmes qu'ils versèrent. Les Nafades² et les Dryades³, les cheveux épars, se revêtirent de robes noires.

Les membres furent dispersés en différents lieux. Hèbre⁴, tu reçus sa tête et sa lyre. Tandis qu'elles roulaient dans tes

1. Nom général donné à 3 divinités infernales qui poursuivent les criminels et personnifient le remords : Alecto (la fureur), Mégaira (mégère, l'envie), Tisiphoné (la vengeance). Pour Ovide, comme pour Virgile (*Énéide*, VII, 324-482) elles allument aussi la guerre et les discordes sur la terre — 2. Nymphes des sources. — 3. Nymphes des forêts (une pour chaque arbre). — 4. Rivière de Thrace, la Maritza actuelle, qui a sa source dans la chaîne du Rhodope et son embouchure dans l'Archipel (ancienne mer de Thrace).

ondes, sa lyre, par un prodige inouï, rendit je ne sais que son lugubre ; sa langue flexible et sans vie murmura sur le même ton, et les rivages lui répondirent. Déjà parvenus dans les mers, elles quittent le fleuve bordé de peupliers, et descendent sur les rives de Méthymne, dans l'île de Lesbos¹. Là, un serpent furieux s'approche de cette tête exposée sur des bords étrangers, en touche les cheveux épars et mouillés de rosée. Apollon paraît aussitôt ; il arrête le serpent prêt à la mordre, il le change en pierre dans cette attitude, et durcit sa gueule ouverte.

Orphée descend sous la terre, et reconnaît tous les lieux qu'il avait déjà parcourus. Errant dans la demeure des Justes, il y trouve Eurydice et l'embrasse avec tendresse. Tous deux unis depuis ce temps, se promènent dans ces beaux lieux. Tantôt ils sont ensemble, quelquefois elle le précède, souvent il marche devant elle, la regarde sans cesse et sans craindre de la perdre.

II. — Dionysos (Bacchus) punit les Ménades en les changeant en arbres (vers 67-84).

III. — Le Roi Midas (vers 85-193).

Peu content de cette vengeance, Bacchus abandonne ces lieux, et, suivi d'un chœur mieux choisi, visite les coteaux fertiles en vin du Tmole², et les rives du Pactole³. Ce fleuve alors ne roulait pas de l'or, et son sable précieux n'avait point encore excité la cupidité. Une foule ordinaire de Satyres⁴ et de Bacchantes l'accompagne ; mais Silène est absent. Des laboureurs phrygiens le rencontrèrent chancelant par l'âge et par le vin ; ils le couronnèrent de fleurs et le conduisirent à Midas⁵, leur roi.

Ce prince avait appris d'Orphée⁶ et de l'Athénien Eumolpe⁷ à révéler Bacchus ; dès qu'il eut reconnu le nourricier et le ministre, il célébra son arrivée par des fêtes qui durèrent

1. Ile de la mer Egée sur la côte de la mer. Ovide fait faire un assez long voyage sur mer à la tête et à la lyre d'Orphée. Il y a près de 120 kil. en ligne droite entre l'embouchure de la Maritza et Méthymne. 2. Chaîne de montagnes, au sud de la Lydie, en Asie Mineure. Elle était renommée pour les excellentes espèces de raisins qui poussaient sur ses pentes et dont on faisait un vin délicieux. — 3. Rivière de Lydie qui passait dans ou près de Sardes et se jetait dans l'Hermus sur sa rive gauche ; auj. Sart ou Bagoulet. 4. Dionysos (Bacchus) voyage entouré d'un thiasse ; c'est un cortège composé de Bacchantes ou Ménades, femmes ivres, de Nymphes, qui l'ont élevé dans sa première enfance, de Silène, qui a été son père nourricier, et de Satyres, dieux aux jambes et aux oreilles de bouc. — 5. Roi de Phrygie, en Asie Mineure. — 6. Cf. ci-dessus p 46 note 1. — 7. Fils peut-être de Musée, s'enfuit de Thrace en Attique, où il institua les mystères d'Eleusis. C'était à la fois un poète, un guerrier, un prêtre (XV^e (?) siècle av. J.-C.).

dix jours et dix nuits. Et lorsque l'astre de Vénus chassa pour la onzième fois la troupe brillante des étoiles, le monarque empressé le conduisit par les campagnes de la Lydie et le rendit à son nourrisson.

Le dieu, satisfait d'avoir retrouvé Silène, permit à Midas de lui demander tout ce qu'il voudrait pour sa récompense ; mais ce prince, usant mal de ces bontés, les rendit inutiles. « Fais, lui dit-il, que tout ce que je toucherai se convertisse aussitôt en or. » Bacchus consentit aussitôt à sa demande ; il lui fit ce présent qui devait lui être funeste, et regretta qu'il n'eût pas fait de meilleurs souhaits.

Midas s'en retourne transporté de joie et se félicite de son malheur. Se déflant des promesses du dieu, il en essaye l'effet et touche tout ce qui se présente. Il s'en croit à peine. Il coupe une branche d'arbre, et c'est un rameau d'or ; il ramasse un caillou, soudain ce caillou se jaunit ; il prend de la terre, elle devient une masse d'or ; s'il arrache des épis, il trouve dans ses mains des moissons de ce métal précieux ; s'il cueille une pomme, vous diriez qu'elle vient du jardin des Hespérides ; s'il applique légèrement ses doigts sur les portes de son palais, elles brillent aussitôt. L'onde liquide dans laquelle il lave ses mains, aurait pu tromper Danaé¹.

L'âme de Midas ne peut concevoir la grandeur de ses espérances ; elle ne voit partout que de l'or.

Pendant qu'il se livre à la joie, les esclaves dressent sa table et la couvrent de viandes et de fruits. Mais s'il prend du pain, il le sent se durcir ; s'il saisit d'autres mets, ces mets brillent sous sa dent fatiguée. S'il mêle de l'eau avec du vin et qu'il boive, vous auriez vu couler dans sa bouche un or fluide.

Étonné d'un malheur si nouveau, riche et pauvre en même temps, il se plaint de tant de trésors, et déteste ce qu'il vient de souhaiter. L'abondance ne soulage point sa faim, une soif brûlante sèche son gosier, et l'or qu'il a désiré fait son tourment.

« Pardonne, Bacchus, s'écrie-t-il, en levant ses mains et ses bras vers le ciel, je reconnais mon erreur ; aie pitié d'un malheureux qui te prie ; prive-moi de ces dons brillants, mais funestes. »

Bacchus, le plus compatissant des dieux, pardonne à l'infortuné qui s'accuse, et révoque ses bienfaits. « Pour que cet or, demandé si mal à propos, ne te soit pas fatal, va, lui dit-il, au fleuve voisin de la ville de Sardes ; prends ton chemin par sa rive la plus élevée, marche au-devant de ses ondes, jusqu'à ce que tu arrives à leur source ; plonge-toi dans ces eaux, caches-y bien ta tête, et lave à la fois ta faute et ton corps.

1. Zeus s'était métamorphosé en pluie d'or pour séduire Danaé, fille d'Acrisios, roi d'Argos et d'Eurydice. Elle mit au monde Persée, le vainqueur de Méduse.

Midas arrive à cette source, et s'y baigne. Il y laisse la vertu de produire de l'or. Elle quitta ce prince, pour se communiquer à l'onde ; maintenant encore les campagnes qu'arrose ce fleuve brillent de ce métal ; on y trouve des veines d'or, nées de ses débordements.

Las des richesses, Midas, depuis ce temps, vivait dans les champs et dans les bols, et fréquentait le dieu Pan¹, qui demeurait dans les antres des montagnes ; mais il conserva toujours un esprit épais, et son jugement grossier devait lui nuire encore comme auparavant.

Pan chantant des airs, et s'accompagnant sur sa flûte, amusait les jeunes Nymphes. Il en vint à préférer son chant à celui d'Apollon ; il osa même le défier, et prendre le vieux Tmole pour juge.

Le vieillard s'assied sur la montagne ; il écarte les arbres placés auprès de ses oreilles, couronne seulement ses cheveux d'une branche de chêne, dont les glands descendent sur son front chauve, et s'adressant au dieu des troupeaux, il lui dit : « Je suis prêt à t'entendre, tu peux commencer. »

Pan aussitôt joue de son instrument champêtre, et charme de ses sons rustiques Midas, qui par hasard était présent à cette dispute. Tmole tourne ensuite sa tête vers Apollon, et la forêt suit son mouvement.

Ce dieu se lève couronné des lauriers du Parnasse, et vêtu d'une robe longue, teinte de pourpre tyrienne². Il tient de la main gauche une lyre d'ivoire, enrichie de diamants, et de l'autre son plectrum³. Son attitude annonce seule un grand maître ; il touche ensuite sa lyre d'une main savante. Tmole enchanté, séduit par la beauté de ses accents, prononce que la flûte doit céder à la lyre.

Tout le monde approuve ce jugement du dieu de la montagne. Midas seul le trouve injuste et le condamne. Apollon ne peut souffrir que des oreilles qui le servent si mal, conservent

1. Fils d'Hermès ou de Zeus et de Callisto, dieu des troupeaux et des pâturages, inventeur (?) du chalumeau. C'était un monstre moitié homme, avec des cornes à la tête, et moitié bouc. Il courait la nuit dans les montagnes et, en apparaissant tout à coup, répandait l'épouvante ; de là l'expression *terreur panique*. - 2. Tyr était, dans l'antiquité, le plus grand port de commerce de la Méditerranée orientale, dans une île et sur la côte de la Phénicie. C'était aussi un centre industriel très important. Les Tyriens, fort habiles teinturiers, extrayaient du murex brandaris ou du buccinum, fort abondants dans cette partie de la Méditerranée, une pourpre claire et rutilante, qui acquit dès le début et conserve toujours une réputation universelle. - 3. Le plectrum, sorte de poinçon dont le joueur de lyre se servait avec la main droite pour frapper les cordes. Dans les premiers temps, c'était une patte d'animal, une corne de chèvre, un piquant de porc-épic, animal qui habite les rivages de la Méditerranée, surtout en Asie Mineure. Par la suite on les fit principalement en ivoire ; on leur donnait le plus souvent la forme d'un petit bâton long, aminci à un bout et terminé à l'autre par un bouton ovale.

plus longtemps leur forme humaine ; il les allonge, les couvre d'un poil blanchâtre, et les rend mobiles. Quant au reste de son corps, il le laisse comme il convient à l'homme ; il ne punit que la partie coupable, et le revêt des oreilles de l'âne qui marche lentement.

Midas les cache avec soin ; il couvre sous des tiaras de pourpre l'ornement honteux qui charge ses tempes ; mais l'esclave qui lui coupait ordinairement les cheveux l'aperçut. Il n'osa pas d'abord révéler ce qu'il avait découvert, il le désirait cependant ; ne pouvant se taire, il s'éloigne, creuse la terre, et dit à voix basse, dans le trou, quelles oreilles il a vues à son maître. Il recouvre après cela de la même terre ces mots indiscrets, et se re[^]tre en silence.

Une multitude de roseaux naquit bientôt dans ce lieu ; dès qu'ils eurent acquis leur croissance et leur maturité, ils trahirent l'esclave qui les avait plantés ; agités par le vent léger du midi, ils répètent les mots qu'il avait ensevelis, et reprochent ses oreilles à Midas.

IV. — Apollon et Poséidon (Neptune) élèvent les murailles de Troie. Pélée épouse Thétis. Dédalion est changé en épervier ; un loup, en pierre (vers 194-409).

V. — Céyx et Alcyone (vers 410-748).

Pendant Céyx¹, accablé du changement de son frère et des prodiges qui l'avaient suivi, cherchant des consolations plutôt que des remèdes, se détermine à se rendre à Claros² pour y consulter l'oracle d'Apollon. L'impie Phorbas et ses Phlégyens³ occupaient les chemins qui conduisaient à Delphes. Il se fit connaître son dessein auparavant, belle et fidèle Alcyone. Un froid mortel se répandit aussitôt dans tous ses sens ; son visage pâlit ; ses joues se mouillèrent de larmes ; trois fois elle s'efforça de parler, et trois fois ses soupirs fermèrent sa bouche. Enfin, elle proféra ces plaintes, souvent interrompues par ses sanglots :

« Quel est donc mon crime, cher époux, qui peut ainsi changer ton âme ? Qu'est devenue cette tendre inquiétude qui n'était occupée que de moi ? Tu peux déjà t'éloigner, et laisser Alcyone sans peine ! Les longs voyages te plaisent ; absente, te serais-je plus chère ? Si ton chemin était par terre,

1. Céyx, fils de Lucifer, époux d'Alcyone, roi de Trachine, ville de la Phthiotide, contrée méridionale de la Thessalie, au sud du golfe Maliaque, venait de perdre sa nièce Chloné, tuée par Artémis, et son frère Dédalion, et, plus récemment, un loup monstrueux, qui décimait tous les troupeaux du pays, avait été changé en pierre. — 2. Ancienne ville d'Ionie (Asie Mineure) non loin de Colophon ; elle était célèbre par un oracle d'Apollon. — 3. Les Phlégyens étaient une petite peuplade de Phocide ; leur roi Phorbas, forçait les pèlerins qui se rendaient à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon à lutter avec lui et leur infligeait les plus cruels supplices, après les avoir vaincus. Apollon le tua et extermina son peuple.

Je me plaindrais seulement, je ne craindrais pas ; ma douleur ne serait point accompagnée d'effroi ; mais les flots, le triste spectacle de la mer m'épouvantent. J'ai vu dernièrement des débris sur le rivage ; et j'ai souvent lu de vains noms, sans corps, sur des tombeaux.

« Qu'une fausse confiance ne t'abuse pas ; Eole¹ est ton beau-père, il contient les vents dans des prisons profondes ; il apaise les flots quand il le veut ; mais lorsqu'une fois ces mêmes vents sont déchaînés, rien ne leur est interdit. La mer entière, la terre, tout est bouleversé. Le ciel même est en proie à leur fureur ; ils agitent les nuages et, dans leurs chocs furieux, ils secouent les feux et la foudre. Plus je les ai connus, car je les ai vus souvent, pendant mon enfance, dans la maison de mon père, plus je les trouve redoutables. Si mes prières ne peuvent te détourner de ce dessein, cher époux, si tu veux absolument partir, emmène-moi, permets que je te suive ; nous voyagerons ensemble ; je ne craindrai plus pour toi que les malheurs que je partagerai. Errant tous deux sur les mers, nous supporterons également les périls qui se présenteront.

Céyx fut attendri des discours et des pleurs de son épouse. L'amour qu'il sent pour elle est aussi tendre que le sien ; il ne veut ni retarder son voyage, ni lui en faire courir les dangers. Il répondit beaucoup de choses pour rassurer ce cœur timide ; mais elles produisirent peu d'effet ; il y ajouta cet adoucissement, par lequel seul on fléchit une amante : « Je soutiendrai difficilement cette absence ; je te jure par les feux de mon père², que, si les Destins le permettent, tu me reverras dans ces lieux avant que la lune ait deux fois rempli son cercle. »

Après l'avoir consolée par ces espérances et par la promesse d'un prompt retour, il fait préparer un vaisseau, et commande qu'on l'équipe de tout ce qu'il faut pour son voyage. Alcyone frémit encore à cet aspect ; de sombres présages l'effrayent ; elle répand des larmes, embrasse son époux, lui dit adieu d'un air triste et tombe évanouie.

Les matelots empressés, craignant les vains retardements de Céyx, tirent leurs rames à eux, et frappent les ondes à coups égaux. Alcyone lève ses yeux humides ; elle volt d'abord son époux debout sur le pont, frappant des mains, et lui faisant des signes auxquels elle répond.

La terre cependant semble s'éloigner, on ne distingue plus les objets ; tant qu'elle le peut, elle suit des yeux le vaisseau qui s'enfuit ; lorsqu'il est hors de sa vue, elle les fixe encore sur la voile flottante au haut du mât.

Le vaisseau cependant était en pleine mer ; l'air s'agite ;

1. Eole, fils de Zeus et de Mélanippe, ou de Poséidon. C'était le dieu des vents. — 2. Lucifer, le père de Céyx, est l'astre portemière, celui qui, en paraissant à l'horizon le matin, annonce le jour. C'est le nom de la planète Vénus, dont la mythologie grecque a fait un dieu.

le matelot suspend les rames tranquilles aux flancs du navire ; il porte les antennes vers le mât ; on déploie toutes les voiles, elles reçoivent le vent qui s'élève.

On était à peu près à la moitié¹ du chemin de Trachine à Claros ; les deux pays étaient également éloignés, lorsque, pendant la nuit, la mer commence à blanchir ; l'impétueux Auster² souffle avec plus de violence. Le pilote s'écrie aussitôt : « Baissez les antennes, pliez les voiles, assujettissez-les. » Il commande en vain ; les vents contraires empêchent l'exécution de ses ordres, et le bruit des vagues ne permet pas d'entendre sa voix.

Quelques-uns cependant, de leur propre mouvement, se hâtent de mettre les rames en sûreté, d'autres de munir les bords du navire, plusieurs de détendre les voiles. Celui-ci pulse l'onde qui vient d'entrer dans le bâtiment, et rejette les flots dans les flots ; celui-là saisit les antennes emportées çà et là.

La tempête augmente, et devient plus terrible. Les vents furieux se livrent la guerre de toutes parts ; les flots irrités se mêlent. Le pilote lui-même frémit : il avoue qu'il ne sait ni où il est, ni ce qu'il doit ordonner ou défendre. Le danger est au-dessus de son art. Tout résonne et retentit. Les hommes poussent des cris, les cordages se brisent, les ondes choquent et poussent les ondes. Le ciel tonne, les vagues s'élèvent ; elles semblent vouloir atteindre le ciel et porter leurs eaux aux nuages. Elles se précipitent ensuite jusqu'au fond, qui leur sert de lit. Elles soulèvent le sable, en prennent la couleur, et bientôt une noirceur approchante de celle du Styx³. La mer paraît quelquefois unie, soudain elle mugit et blanchit d'écume. Le vaisseau de Trachine suit tous ses mouvements. Tantôt emporté sur les flots comme sur le sommet d'une haute montagne, il regarde au-dessous de lui une vallée profonde, des gouffres et l'Achéron ; tantôt descendu dans les abîmes, il semble du sein des Enfers porter ses regards vers le ciel. Sou-

1. Le vaisseau de Célyx se trouvait alors à peu près au milieu de la mer Egée. — 2. Vent du sud. 3. Suivant les anciens, les Enfers étaient entourés par deux fleuves, le Styx et l'Achéron. Pour pénétrer dans le royaume d'Hadès (Pluton), les âmes des morts devaient le passer et c'était le batelier Charon qui les transportait ; mais il repoussait impitoyablement les âmes de ceux qui n'avaient pas reçu les honneurs de la sépulture et celles qui n'avaient pas les 2 oboles. prix du passage. — Sur la terre, il y avait un Achéron en Epire, un autre en Elide, un 3^e en Campanie, un Styx en Arcadie, contrée au centre du Péloponnèse. Cette dernière rivière, formée de 3 sources qui tombaient en cascades du mont Nonacris, se jette dans le Crathis. Son eau, à ce qu'on croyait, empoisonnait hommes et bêtes et ne pouvait être conservée que dans un sabot de cheval. Voilà pourquoi elle avait été placée dans les Enfers. Son nom lui venait d'une fille de l'Océan, Styx, qui, dans la guerre des Titans, s'était mise du côté de Zeus. En reconnaissance de ce service, les serments que les dieux faisaient par le Styx étaient irrévocables.

vent ses flancs frappés par les vagues rendent un bruit horrible et pareil à celui du bélier, ou des autres machines de guerre qui battent les murs d'une ville.

Semblables à des lions, qui multipliant leurs forces par la vitesse de leur course, offrent leurs poitrines aux armes, et se jettent sur les traits qu'on leur lance, les ondes mêlées aux vents furieux attaquent le navire et s'élevaient au-dessus de lui. Les coins du bâtiment se relâchent, la poix et le bitume dont ils sont enduits disparaissent ; ils ouvrent des passages aux vagues. Des torrents de pluie tombent des nuages qui se fondent, vous croiriez voir le ciel tout entier descendre dans la mer, et la mer enflée monter jusqu'au ciel. Leurs ondes se mêlent ; les voiles mouillées s'appesantissent ; le ciel ne laisse plus voir aucun astre ; une nuit affreuse s'est répandue partout ; la tempête en redouble les ténèbres ; la foudre qui la divise lui prête ses feux étincelants, et l'onde semble s'allumer à ceux des éclairs.

Les flots cependant s'élèvent, et veulent entrer dans le navire. Comme le soldat qui, plus intrépide que ses compagnons, s'étant avancé plusieurs fois vers des murs défendus avec vigueur, conduit par l'espérance, animé par l'amour de la gloire, monte enfin seul sur le rempart, à travers le fer et la mort ; on voit les flots repoussés des bords escarpés du vaisseau, céder la place au dixième, qui plus terrible que les autres, s'élance avec rapidité, roule autour, et ne cesse de combattre qu'il n'y soit entré comme dans une forteresse.

Une partie des ondes était dans le corps du bâtiment ; une autre tentait encore d'y pénétrer. Tous les voyageurs frémissent ; leur terreur n'est pas différente de celle d'une ville dont on bat les murailles au dehors, tandis qu'une troupe d'assiégeants est entrée déjà. L'art manque, le courage s'affaiblit ; chaque vague qui s'élève, s'avance et se brise, semble offrir la mort aux matelots effrayés. Celui-ci ne peut retenir ses larmes, celui-là reste dans un anéantissement stupide. L'un appelle heureux ceux qui ne sont plus ; l'autre invoque les dieux, et levant ses mains tremblantes, il demande des secours au ciel qu'il ne voit pas. Plusieurs gémissent au souvenir de leurs pères et de leurs frères ; quelques-uns regrettent les gages de leur hymen, et chacun enfin tout ce qu'il vient d'abandonner.

La seule Alcyone est l'objet des regrets de Célyx ; il n'a que ce nom à la bouche, et quoiqu'il désire de la voir encore, il se réjouit de son absence. Il voudrait découvrir les bords de sa patrie, et porter ses derniers regards sur sa maison ; mais de quel côté sont sa maison et sa patrie ? L'agitation affreuse de la mer ne permet de rien distinguer ; des nuages, épaississant les ombres, cachent le ciel de toutes parts, et redoublent l'obscurité de la nuit.

Le mât se rompt sous l'effort d'un tourbillon de vent ; une

vague furieuse brise le gouvernail ; fière de ces dépouilles, elle s'élève et semble regarder en vainqueur les flots qui roulent autour d'elle ; elle se précipite, et tombe sur le navire avec la même force et le même bruit que le mont Athos¹ ou le Pinde¹, si déracinés dans leurs fondements, ils s'écroulaient au milieu des vastes mers. Elle l'engloutit dans les abîmes les plus profonds, et l'accable également de sa chute et de son poids.

La plupart des matelots perdus dans ces gouffres, ne reviennent plus à la lumière, et terminent leurs destins. Les autres s'attachent aux débris du vaisseau ; Célyx en tient un de cette main même dont il portait auparavant le sceptre. Il invoque son père et son beau-père ; solis inutiles, hélas ! il appelle encore plus souvent son épouse, il ne s'occupe que d'elle ; il se la représente, il souhaite que les flots poussent son corps auprès d'elle, et qu'il soit enseveli par des mains si chères. Pendant qu'il nage, il prononce le nom d'Alcyone, toutes les fois que l'agitation de la mer lui permet d'élever la tête au-dessus des eaux ; il le murmure même sous les flots. Dans ce moment, une nue épaisse, chargée de pluie et courbée en arc, crève sur sa tête et l'engloutit.

Lucifer², affligé, fut obscur et sombre pendant toute cette nuit ; on n'eût pu le reconnaître ; et comme il n'avait pas la liberté de quitter le ciel, il se couvrit de nuages.

Cependant la fille d'Eole³, ignorant son malheur, compte les nuits ; elle hâte le travail des habits que doit porter Célyx, et des robes dont elle se parera lorsqu'il sera revenu. Elle se flatte d'un retour impossible. Elle porte des offrandes et de l'encens à tous les dieux ; elle fréquente surtout les temples de Junon ; elle allait chaque jour à ses autels prier pour un époux qui n'était plus. Elle ne demandait que sa conservation, son arrivée prochaine, et qu'il ne lui préférât personne. C'était de tous ses vœux le seul qui pût être exaucé.

La déesse ne permet pas qu'on l'invoque plus longtemps pour un mort ; elle veut écarter de ses autels une main qui les profane. « Iris⁴, dit-elle, fidèle messagère de mes volontés, cours rapidement au Palais du Sommeil⁵, ordonne-lui d'envoyer les Songes auprès d'Alcyone ; qu'ils lui représentent la mort de Célyx, et ses véritables aventures. »

Elle dit. Iris prend sa robe de mille couleurs, et traçant un

1. Le mont Athos est à l'extrémité de celle des trois presqu'îles de la Chacidiqne, qui est à l'est. Le Pinde est une chaîne de montagnes de la Grèce septentrionale, entre l'Épire et la Thessalie. La comparaison faite ici par Ovide se comprend mieux pour l'Athos, qui est baigné par la mer de trois côtés, que pour le Pinde, qui est à l'intérieur des terres, loin de toute mer. — 2. Cf. p 54, note 2 — 3. Alcyone. — 4. Iris, fille selon les uns du centaure Thaumás et d'Électre, selon les autres, de Junon, était la messagère des dieux et plus particulièrement de Héra (Junon), qui la métamorphosa en arc-en-ciel. — 5. Dieu allégorique, fils de Nyx (la Nuit), frère de Thanatos (la Mort) et père des Songes.

cercle brillant dans le ciel, vole selon ses ordres au rocher où le dieu fait sa demeure.

Près du pays des Cimmériens¹ est une montagne qui renferme dans son sein une caverne immense et reculée, où le Sommeil paresseux habite. Les rayons du soleil levant, ceux qu'il lance au milieu de sa carrière, les derniers qu'il jette en se couchant, ne peuvent y pénétrer ; des nues mêlées de brouillards s'exhalent de la terre et la couvrent. Le crépuscule d'un jour douteux s'y fait à peine sentir. Jamais le coq ne s'y réveille pour appeler l'aurore ; jamais les chiens, ni l'oie, plus habile à garder une maison, n'en troublent le silence par leurs cris. Aucune bête féroce, aucun troupeau, ni la voix même de l'homme, ni les branches des arbres agitées par les vents ne s'y font entendre. Il y règne un repos silencieux. Il sort seulement du fond du rocher un ruisseau des eaux du fleuve Léthé² ; mais l'onde qui coule dans ces lieux, murmurant avec lenteur, excite au sommeil.

Des pavots féconds, des herbes innombrables fleurissent devant la caverne ; la Nuit humide en cueille les sucS assouplissants, et les répand dans tout l'univers. On n'y trouve aucune porte, crainte du bruit qu'elles feraient en tournant sur leurs gonds. Personne n'en garde l'entrée. Au milieu s'élève un lit d'ébène, environné d'un rideau noir, garni de plumes et de duvet, où le dieu repose ses membres assoupis ; les Songes voltigent autour de lui sous mille formes différentes, égaux en nombre aux épis d'une moisson, aux feuilles d'une forêt, et au sable laissé par la mer sur ses bords.

Iris entre, en écartant de la main les songes qui lui faisaient obstacle. L'éclat de sa robe brille dans cette demeure sacrée. Le dieu ouvrant à peine ses yeux appesantis, se soulevant et retombant sans cesse, laissant aller son menton sur son sein, se réveille enfin et s'appuie sur son bras. Il reconnaît Iris, et lui demande le sujet de son arrivée.

« Sommeil, lui répondit-elle, repos de toutes choses, et le plus paisible des dieux, calme de l'âme dont tu dissipes les inquiétudes, qui consoles les mortels accablés de leurs peines journalières, et répare leurs forces épuisées par les travaux, ordonne aux Songes, qui savent imiter la vérité, d'aller dans la ville de Trachine ; qu'ils se présentent aux regards d'Alcyone sous les traits du roi ; qu'ils lui peignent son naufrage ; Junon le commande. »

Iris s'éloigne après avoir exécuté l'ordre dont elle était chargée. Elle ne pouvait plus résister à la force de la vapeur ;

1. Ancien peuple qui habitait entre l'Ister (le Danube) et le Tanais (le Don) le rivage du Pont-Euxin (mer Noire) et du Palus-Méotides (mer d'Azov) et la presqu'île appelée auj. Crimée. - 2. Fleuve des Enfers, dont les eaux faisaient tout oublier à ceux qui en buvaient, et qui soulait soit près du Tartare, soit au bout des Champs-Élysées.

elle s'enfuit dès qu'elle sent le sommeil se répandre sur elle, et remonte au ciel par le même arc qu'elle avait tracé en partant.

Le Sommeil, parmi la multitude de ses enfants, choisit l'adroit Morphée, qui sait revêtir toutes sortes de figures. Aucun ne peut mieux exécuter les ordres de Junon. Il prend le visage de ceux qu'il veut imiter, le son de leur voix, les expressions qui leur sont propres, et leurs habits même. Celui-ci représente seulement les hommes. Il en est un autre qui devient, à sa volonté, bête féroce, oiseau, serpent. Les dieux lui donnent le nom d'Ïcèle, et les mortels celui de Phobétor. Le pouvoir du troisième, qu'on appelle Phantase, est bien différent : il se change en terre, en pierre, en poutre, en tout ce qui n'est point animé. Ce sont ces trois qui se présentent ordinairement, pendant la nuit, aux yeux des rois ou des grands ; les autres ne s'adressent qu'à la multitude. Le Sommeil n'appelle point ces derniers, il charge Morphée d'exécuter les ordres de Junon, apportés par Iris, et laissant tomber aussitôt sa tête appesantie sous ses pavots, il s'étend et s'enfonce dans le duvet.

Morphée s'envole à travers les ténèbres, sans faire aucun bruit de ses ailes, et dans un court espace de temps, arrive en Thessalie, et dans la ville de Trachine. Il quitte soudain ses plumes, prend la forme de Célyx, et sous cette ressemblance, pâle, glacé, sans vêtements, pareil à un homme expiré, il s'arrête devant le lit de l'infortunée Alcyone. Sa barbe paraît humide, l'onde semble couler de ses cheveux. Se penchant sur son lit, et versant des larmes, il lui parle ainsi :

« Malheureuse épouse, reconnais-tu Célyx ? la mort a-t-elle changé mes traits ? Regarde, tu me verras ; mais tu ne trouveras plus qu'une ombre à la place de ton époux. Tes vœux, Alcyone, ne m'ont été d'aucun secours. Je ne suis plus ; cesse d'espérer que je te serai rendu. Le nébuleux Auster attaquant mon navire au milieu des mers, l'agitant de son souffle terrible, l'a brisé et l'a précipité sous les flots. Les ondes ont rempli ma bouche, appelant vainement ton nom.

« Ce n'est point un être douteux qui t'annonce ces funestes aventures ; tu ne les apprends point par les récits vagues de la Renommée ; c'est moi-même qui viens après mon naufrage t'instruire de mes destins. Éveille-toi, lève-toi, donne-moi des larmes, revêts des robes de deuil, et ne me laisse pas descendre dans le Tartare¹ sans avoir été pleuré. »

Morphée ajoute à ces mots un son de voix qu'Alcyone doit croire être celui de son époux ; il paraissait répandre des pleurs véritables ; ses mains avaient les gestes de Célyx.

1. Le Tartare, c'est proprement la région des Enfers où les criminels endurent leurs supplices. Ici, ce mot désigne simplement le séjour des morts.

Alcyone gémit, et quoique endormie encore, elle étend ses bras en pleurant ; elle croit embrasser son époux, elle n'embrasse que de l'air. Elle s'écrie : « Demeure, où fuis-tu ? nous irons ensemble chez les morts. » Troublée par la voix et par l'image de Célyx, elle secoue et repousse le sommeil. D'abord elle regarde de tous côtés, si l'objet qu'elle vient de voir est encore présent ; car ses esclaves, attirées par ses cris, avaient apporté des flambeaux. Elle ne le trouve plus ; elle se frappe le visage, déchire les vêtements légers qui couvrent son sein et le meurtrit aussi de coups. Elle ne se donne pas la peine de couper ses cheveux, elle les arrache. Sa nourrice lui demande le sujet de son désespoir.

« Il n'y a plus d'Alcyone, répond-elle, il n'y en a plus ; elle expire en même temps que son cher Célyx. N'entreprenez point de me donner de vaines consolations ; il a fait naufrage, il est mort. Je l'ai vu, je l'ai reconnu ; je lui ai tendu les bras, il s'éloignait ; j'ai voulu le retenir, c'était une ombre, elle s'est évanouie ; mais cette ombre était réelle, c'était celle de mon époux.

« Si vous désirez le savoir, il n'avait pas son visage ordinaire ; sa beauté ne brillait plus comme autrefois. Malheureuse ! je l'ai vu, pâle, nu, les cheveux encore humides. Voilà l'endroit même où l'infortuné s'est arrêté !... » Et elle cherche s'il ne reste point encore quelques-unes de ses traces.

« C'était là ce que redoutait mon âme, et pourquoi je te conjurais de ne pas me quitter. Je voudrais, puisque tu devais périr, que tu m'eusses conduite avec toi. Il m'eût été plus avantageux d'accompagner mon époux. Nous n'aurions point passé quelques instants de notre vie sans être ensemble. La mort même ne nous eût point séparés. Maintenant j'ai péri dans la plus chère partie de moi-même ; quoique absente, je suis encore agitée par les flots. La mer sans moi t'a reçu dans ses abîmes ; mon imagination me sera plus cruelle que l'onde même, si je m'efforce de soutenir la vie plus longtemps, et si je combats assez pour résister à ma douleur ; mais je ne la combattrai point ; je ne t'abandonnerai pas, époux infortuné ! je t'accompagnerai ; et si la mort ne nous réunit pas dans le même tombeau, si mes cendres ne sont pas jointes aux tiennes, nos noms seront gravés du moins sur la même pierre ; ils y seront unis. »

La douleur ne lui permet pas d'en dire davantage ; elle se frappe à chaque mot qu'elle prononce, et de profonds gémissements sortent de son cœur effrayé.

Le jour naissait ; elle sort du palais, se rend sur le rivage, et court au même endroit d'où elle a vu partir Célyx. Tandis qu'elle se rappelle tout ce qui s'était passé à leur séparation, ses yeux se tournent vers le large ; elle aperçoit sur l'onde, dans un grand éloignement, je ne sais quoi qui lui paraît un corps ; d'abord elle doute de ce que ce peut être ; quand les

flots l'eurent approché davantage, quoiqu'il fût encore éloigné, elle est assurée que c'en est un. Ignorant de quel homme, mais touchée de son sort, parce qu'il avait fait naufrage, elle lui donne des larmes ; elle ne le connaît cependant pas. « Hélas ! s'écrie-t-elle, qui que tu sois, si tu as une épouse, qu'elle est malheureuse ! »

Ce corps, porté par les flots, s'approche encore ; plus elle le voit, et moins elle est maîtresse d'elle-même. Il est arrivé déjà près du rivage, elle peut le reconnaître, elle le regarde, c'était son époux. « C'est lui, s'écrie-t-elle, déchirant en même temps sa robe, arrachant ses cheveux, lui tendant les bras. C'est ainsi, cher époux, c'est ainsi que tu reviens à moi ? »

Près de la mer était une digue, travaillée par la main des hommes, qui brise le premier courroux des flots, et sur laquelle vient mourir leur fureur. Alcyone y monte, il serait étonnant qu'elle en eût eu la force ; mais elle volait, et frappait l'air léger des plumes qui venaient de naître sur son corps. Son aile rasait la surface des eaux ; sa bouche avait pris la forme d'un bec, et rendait des sons tristes et plaintifs. Bientôt elle court à son époux, muet et sans vie ; elle le touche, embrasse de ses ailes ces membres chéris, et ne leur donne pas en vain des baisers. Le peuple, témoin de ce spectacle, doute si Céyx les a sentis, ou si c'est le mouvement des ondes qui a soulevé sa tête. Il les avait sentis réellement. Les dieux, touchés de leurs malheurs, les changèrent tous deux en oiseaux. Leur amour, supérieur au sort, existe toujours ; leur changement n'a point rompu leur union. Alcyone, durant l'hiver, couve pendant sept jours ses petits dans un nid suspendu sur les eaux. Pendant tout ce temps, la mer est tranquille ; les voyageurs naviguent en sûreté ; Eole enchaîne les vents, leur défend de sortir, et laisse les mers libres à ses petits-enfants.

VI. — Métamorphose d'Esaque en plongeon (vers 749-795).

LIVRE XII

I. — Pétrification du serpent qui avait annoncé la durée de la guerre de Troie. Pendant le sacrifice d'Iphigénie, une biche est immolée à sa place. Achille tue Cycnus, qui est changé ensuite en cygne. Combat des Centaures et des Lapithes, raconté par Nestor. Métamorphoses de Cénée en oiseau et de Périclymène en aigle (vers 1-579).

II. — Mort d'Achille (vers 580-628).

1. Il est invraisemblable, le vaisseau de Céyx ayant sombré au milieu de la mer Egée, que le mouvement des flots ramène le corps du naufragé au fond du golfe Mallaque. D'ailleurs Trachine est à quelque distance du rivage. - 2. Alcyone ayant pour père Eole, dieu des vents, les petits de l'alcyon sont les petits-fils du dieu.

Cependant le dieu qui de son trident gouverne et règle les ondes, pleure avec une tendresse paternelle Cycnus son fils, changé en oiseau. Il s'enflamme d'une colère insurmontable contre le vaillant Achille, et la conserve plus qu'il n'était juste et raisonnable. La guerre avait déjà duré presque deux lustres, quand il parla de la sorte au fils de Latone¹, Apollon² :

« O le plus cher des enfants de mon frère, avec qui j'ai bâti ces murs, attaqués par tant d'ennemis, ne gémiss-tu point de voir ces tours prêtes à tomber, ou ne plains-tu pas ces milliers de héros expirés en les défendant ? et pour ne pas les rappeler tous, Hector³ n'est plus qu'une ombre ; nous avons vu son corps privé de vie, traîné honteusement autour de ces remparts. Cependant l'impitoyable Achille⁴, plus cruel que la guerre même, ce guerrier féroce, qui hâte la destruction de notre ouvrage, respire encore. Je voudrais qu'il tombât sous mes coups, qu'il sentît ce que je puis avec mon trident. Mais puisqu'il nous est défendu d'attaquer ouvertement notre ennemi, frappe-le d'un trait caché qu'il n'aura point prévu. »

Il se tait, et le dieu de Délos⁵, cédant aux désirs de Neptune et aux siens, se transporte, enveloppé d'une nue, au milieu des escadrons troyens ; il regarde Paris⁶ environné de mourants, et lançant ses traits sur des soldats obscurs. Le dieu se fait connaître.

« Pourquoi, dit-il à ce prince, perdre tes flèches dans un sang vulgaire ? S'il te reste quelque tendresse pour les tiens, tourne-les contre Achille, et venge tes frères que sa main égorga. »

Il dit, et lui montrant le fils de Pélée renversant et foulant les Troyens, il tourne l'arc de Paris contre lui ; d'une main sûre il dirige la flèche mortelle ; il en arriva ce qui seul⁷ pouvait réjouir le vieux Priam après la perte d'Hector.

Ainsi, fier Achille, vainqueur de tant de guerriers, tu périss sous les coups du timide ravisseur de l'épouse d'un Grec ! Si ton sort était de mourir sous ceux d'un mortel efféminé, n'au-

1. Cf. p. 36, note 5. — 2. C'est Poséidon (Neptune) qui fait ce discours à Apollon. Zeus (Jupiter) et Hadès (Pluton) étaient ses frères. — 3. Le plus brave des fils de Priam, le plus solide rempart de Troie, le mari d'Andromaque, le père d'As-tyanax, le vainqueur de l'ami d'Achille, Patrocle. Achille, pour venger la mort de son ami, s'était acharné contre Hector l'avait vaincu et, l'attachant à l'arrière de son char, l'avait traîné 3 fois autour des remparts de Troie. — 4. Le plus brave et le plus fort de tous les Grecs qui prirent part au siège de Troie. Il était fils de Pélée, roi thessalien, et de Thétis, déesse marine. — 5. Apollon, fils de Zeus et de Létô. — 6. Le plus beau des fils d'Hécube et de Priam, celui qui, pendant qu'il gardait des troupeaux sur le mont Ida de Phrygie, fut pris comme juge de beauté entre Héra (Juno), Athéna (Minerve) et Aphrodite (Vénus) et donna le prix à celle-ci, le ravisseur d'Hélène. — 7. La mort d'Achille, tué par Paris, qui vengea ainsi son frère Hector, devait être agréable à Priam, père de l'un et de l'autre et de tant de fils qui avaient succombé sous les murs de Troie.

rais-tu pas mieux aimé tomber sous la hache d'une Amazone¹ ?

La terreur des Phrygiens², l'honneur et l'appui du nom grec, celui qui fut invincible à la guerre était déjà sur le bûcher. Le même dieu (Vulcain) qui l'avait armé³ le consuma. Il n'est déjà plus que de la cendre ; et tout ce qui reste du grand Achille est un peu de poussière qui peut à peine remplir une petite urne ; mais il vit toujours ; sa gloire remplit le monde entier, c'est l'espace qui convient à ce héros. Fils de Pélée, elle égale la grandeur de ton courage, et elle n'est pas descendue dans le Tartare.

Ce qui vous fera mieux connaître Achille, c'est que son bouclier excite une querelle ; ses armes se disputent par les armes. Ce ne fut ni Diomède, fils de Tydée, ni le fils d'Oïlée, Ajax, ni Ménélas, le second des enfants d'Atrée, ni même Agamemnon, son aîné, supérieur par la puissance et par l'âge, ni les autres capitaines qui osèrent les demander. Les seuls fils de Télamon et de Laërte, Ajax et Ulysse, eurent l'espérance d'obtenir cet honneur.

Le petit-fils⁴ de Tantale ne voulut point se charger de ce jugement, qui pouvait exciter la haine et l'envie. Il ordonne aux capitaines grecs de s'asseoir au milieu du camp, et leur remet la décision de cette affaire.

LIVRE XIII

L. — Ajax et Ulysse se disputent les armes d'Achille. Ulysse les obtient. Fou de rage, Ajax se tue et de son sang naît une nouvelle fleur, l'hyacinthe (vers 1-407).

II. — Hécube est métamorphosée en chienne (vers 408-575).

1. Les Amazones, femmes guerrières qui avaient formé près du Pont-Euxin, sur les bords du Thermaodon (auj. Therméh), un puissant Etat, dont la capitale était Thémiscyre, s'étaient rangées du côté des Troyens. Achille lutta contre elles et tua leur reine Penthésilée. — 2. Habitants de la Phrygie dont Troie était la capitale. 3. Après qu'Hector eut tué Patrocle et pris les armes d'Achille, dont ce héros était revêtu, Héphaïstos (Vulcain), dieu du feu et des métallurgistes, avait à la prière de Thétis fabriqué de nouvelles armes pour le fils de Pélée. — 4. Agamemnon.

III. — Les cendres de Memnon donnent naissance à des oiseaux. Enée s'enfuit et arrive chez Anius, dont les filles sont changées en colombes. Acis, tué par Polyphème, est métamorphosé en fleuve. Glaucus devient un dieu marin (vers 576-988).

LIVRE XIV

Circé change Scylla en rocher. Les Cercopes sont métamorphosés en singes. Énée descend aux Enfers. Histoire de la Sibylle. Achi-ménide. Macarée. Enchantements de Circé. Canente et Picus. Des compagnons de Dionède changes en oiseaux, un pâtre d'Apulie en olivier sauvage, les vaisseaux d'Énée en nymphes. Un oiseau naît des cendres de la ville d'Ardée. Énée est métamorphosé en dieu. Pomone et Vertumne. Anaxarète et Iphis.

LIVRE XV

I. — Histoire de Myscèle, fils d'Alémon. Les cailloux noirs déposés dans l'urne par les juges deviennent blancs. Pythagore et sa doctrine. Explication des changements qui se produisent dans la nature. Hippolyte raconte ses malheurs à Égérie, qui est changée en fontaine. Une motte de terre transformée en enfant. La lance de Romulus devient un arbre. Cipus préfère l'exil à la royauté. Métamorphose d'Esculape en serpent. Jules César parmi les astres. Éloge d'Auguste (vers 1-870).

II. — Épilogue (vers 871-879).

Enfin, j'ai fini cet ouvrage, que ni le courroux de Jupiter, ni le fer, ni le temps qui consume tout, ne pourront détruire. Que ce temps, qui n'a de droits que sur mon corps, termine quand il le voudra la durée incertaine de ma vie ; la partie la meilleure de moi-même me survivra, portée au-dessus des astres, immortelle comme eux. Mon nom ne s'éteindra jamais. Je serai lu dans tous les lieux où s'étendra la puissance romaine ; et si les présages des poètes ont quelque certitude, je vivrai par la renommée durant tous les âges.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
NOTICE.....	2
Livre I.....	8
• II.....	16
• III.....	26
• IV.....	29
• V.....	34
• VI.....	35
• VII, VIII.....	40
• IX, X.....	45
• XI.....	48
• XII.....	61
• XIII.....	63
• XIV, XV.....	64

ANGLAIS

Berkeley	Dialogues d'Hylas et de Philonôis
Byron	Le Corsaire — Mazeppa
D. Defoe	Robinson Crusôé
Dickens	David Copperfield
	Conte de Noël
Goldsmith	Le Vicaire de Wakefield
	Elle s'abaisse pour triompher
	Trois Contes
Irving	Essais (extraits)
Macaulay	Le Paradis perdu (tome II)
Milton	Discours sur l'Art
Reynolds	Ivanhoé
W. Scott	Hamlet
Shakespeare	Roméo et Juliette
Le Roi Lear	Songe d'une nuit d'été
La Tempête	Le Marchand de Venise
Macbeth	Comme il vous plaira
Othello	L'Ecole de la Médisauce
Sheridan	Pour la Liberté
Stuart Mill	Voyages de Gulliver (2 tomes)
Swift	

ALLEMAND

Chamisso	Pierre Schlemihl
Goethe	Campagne de France
Egmont	Hermann et Dorothee
Faust	Second Faust
Werther	Iphigénie en Tauride
Grimm	Contes choisis
H. Heine	Voyage dans le Hartz
Kant	Fondement de la Métaphysique des Mœurs
Keller	L'habit fait le moine
	L'artisan de son bonheur } 1 vol.
Kleist	Le Prince de Hombourg
Leibniz	Nouveaux essais sur l'Entendement humain
	La Monadologie
Schiller	Guillaume Tell
	La Guerre de Trente ans
	La Pucelle d'Orléans
	Poésies lyriques
	Wallenstein (2 tomes)

ESPAGNOL

Alarcon	La Vérité suspecte
Calderon	La Dame fantôme
Cervantes	Don Quichotte (2 tomes)
	Le Captif
Lazarillo de Tormes	
Lope de Vega	La Découverte du Nouveau-Monde
Moratin	Le Oui des jeunes filles

ITALIEN

Arioste	Roland furieux
Boccace	Le Décaméron
Dante	La Divine Comédie
Goldoni	La Locandiera
Leopardi	Poésies choisies
Le Tasse	La Jérusalem délivrée
Manzoni	Les Fiancés
Pétrarque	Les Rimes — Les Triomphes

TRADUCTIONS**A. HATIER : les classiques pour tous**

**COLLECTION
GÉMEAUX**

les deux parties
en un seul volume
ft 82 × 135 %

**COLLECTION
POUCET**

un volume
pour chaque partie
ft 40 × 60 %

DICTIONNAIRES HATIER

Français - Anglais
Anglais - Français

Français - Allemand
Allemand - Français

Français - Espagnol
Espagnol - Français

Français - Italien
Italien - Français

Français - Anglais
Anglais - Français

Français - Allemand
Allemand - Français

Français - Espagnol
Espagnol - Français

Français - Italien
Italien - Français

LIBRAIRIE A. HATIER, 8, RUE D'ASSAS, PARIS (VI^e)

**cartes
murales**

**EUROPE PHYSIQUE
EUROPE POLITIQUE
ILES BRITANNIQUES
PÉNINSULE IBÉRIQUE**
Nomenclature française.
Nomenclature espagnole.